

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 21 francs; — Six mois, 11 francs; — Trois mois, 6 francs.
Le numéro : 35 c. à Paris — 40 c. dans les gares de chemins de fer.
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition sera vendu 40 c.
Le volume semestriel : 11 fr. broché. — 16 fr. relié et doré sur tranches.
LA COLLECTION DES 25 VOLUMES : 281 FRANCS.
Adresser tout ce qui concerne la partie littéraire et artistique
à M. PAUL DALLOZ, directeur.

14^e Année. N^o 677. — 2 Avril 1870

BUREAUX DE VENTE ET D'ABONNEMENT

9, RUE DROUOT, ou 13, QUAI VOLTAIRE

DIRECTION ET ADMINISTRATION
13, QUAI VOLTAIRE

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue. — Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.
Adresser tout ce qui concerne les abonnements et l'administration
à M. BOURDILLIAT, administrateur.

SOMMAIRE

TEXTE : Courrier de Paris, par Charles Yriarte. — Salon de 1870, par Olivier Merson. — Séance du 20 mars aux Cortès. — Concours international de la race canine. — Revue anecdotique, par Lorédan Larchey. — La semaine littéraire, par Philippe Dauriac. — Le Barbier de Tarascon,

par Germaine Boué. — Distribution des récompenses aux troupes argentines. — Le poste de N'Diague. — Courrier du Palais, par Petit-Jean. — Théâtres, par Charles Monselet. — Chronique musicale, par Albert de Lasalle. — Chapeaux artistiques de M^{me} Camille. — Chronique élégante.

GRAVURES : Episode du procès de Tours. — Exposition des

Beaux-Arts : Enregistrement des tableaux. — Le général Prim se sépare de l'Union libérale. — Exposition de la race canine aux Champs-Élysées. — Procès de la haute cour : Signification à l'accusé du résultat du verdict. — Maison romaine découverte au mont Palatin. — Poste de N'Diague. — Distribution des récompenses aux troupes argentines. — Une barrière de Paris.



ÉPISE DU PROCÈS DE TOURS. — Les reporters quittent la salle des assises pour télégraphier le verdict du jury.

COURRIER DE PARIS

Je demande pardon de revenir sur ce procès, qui est devenu un lieu commun, mais il le faut; depuis que je sais que nous avons trois abonnés à Honolulu, sans compter le consul de France et son aimable chancelier, M. Marinetti, et qu'un rajah de Ponlo Pennang a montré à Cesare Moreno, le hardi voyageur, un vieux numéro du *Monde illustré*, tenez-vous pour dit que je deviens très-circonspect, très « à la papa, » et que je ne cours plus la vapeur comme les reporters du *Figaro*, du *Gaulois* ou de toute autre famille ardente et fiévreuse, comme si je ne parlais qu'à de purs Parisiens endiablés d'actualité à tout prix.

J'en suis donc encore à l'impression du verdict. Je constate que, chez les bonapartistes, comme chez les hommes les plus avancés, il a produit un très-grand étonnement. On n'en revient point au ministère de la justice; aux Tuileries même, on a été très-pris au dépourvu. On croyait généralement à une condamnation, quelle qu'en fût la durée restreinte.

Mais où tout le monde est d'accord, le point où toutes les opinions se rencontrent, c'est celui-ci : l'attitude des républicains a été des plus favorables à l'accusé, dont la cause était certainement mauvaise. Par contre, l'attitude non moins attaquant de l'accusé aurait dû lui nuire; il n'en a rien été. Mais 18 voix contre 18 voix, c'est ce qu'on appelle marchander un acquittement. La voix du président valait bien cher pour le prince Pierre, et il a dû y avoir un moment de stupeur, quand, au dépouillement des votes, on a ouvert les douze premiers bulletins qui, tous, portaient le mot : « Oui. »

**

Oui, je prétends désormais faire des définitions pour toutes choses, ne pas employer des locutions purement locales, afin de ne point dépayser des personnes si étonnamment exotiques par des allusions qui, ici, sont saisies par tous, mais qui, là-bas, dans les îles des mers de la Chine, pourraient un peu déconcerter des lecteurs qui n'ont pas vu l'*Oeil crevé*, et ne connaissent même pas de réputation M^{me} Blanche d'Antigny, cette actrice de poids, ce Rubens agrémenté de diamants.

A Paris, il y a bien des coins de province, et on trouverait facilement des familles entières qui feraient une singulière mine si on leur disait que *N'oublions pas que nous sommes à cheval!* est une citation d'un classique appelé Hervé, et que cette locution signifie pour nous tous : « Voyons! ne plaisantons pas, pensons à notre affaire, » ou bien : « Veillons au grain. »

Cependant, peu à peu les mots courants s'adoptent, même sans qu'on en connaisse bien l'origine, et tout le monde finit par s'entendre. Autrefois on disait dans une circonstance solennelle : *Sauvons la caisse!* et on savait qu'il s'agissait d'Odry et des *Saltimbanques*.

Il y a quelques années, on répétait à chaque instant dans une occasion embarrassante : — *Mon oncle ne dira trop rien... mais c'est ma tante qui ne sera pas contente!* C'était un hommage rendu au Palais-Royal et à Thiboust, comme : *Tout est rompu, mon gendre!* était un souvenir de Sainville et de Grassot. *Je me le demande!* venait de Sardou; *les Pêches à quinze sous* venaient de Dumas fils; *Merci, mon Dieu!* appartenait à Dennery; *C'est la croix de ma mère!* était à Anicet Bourgeois, comme soixante ans auparavant Beaumarchais pouvait réclamer : *Allez-vous coucher, Basile, vous sentez la fièvre.*

Nous pourrions aller bien loin comme cela, et toutes ces citations prouveraient quelle énorme place le théâtre tient dans la vie du Parisien, comme je le disais récemment, mais depuis que je connais les abonnés d'Honolulu, c'en est fait, je renonce à toutes ces allusions qui, je le sens, m'aliéneraient ces lecteurs des pays lointains.

**

Les peintres ont beaucoup fait parler d'eux cette

semaine, et le Palais de l'Industrie présente en ce moment un curieux spectacle.

On sait que les cinq ou six mille toiles qui figurent, ou du moins qui sont présentées aux expositions annuelles, arrivent toutes, ou presque toutes, les trois derniers jours. Cette circonstance détermine une véritable bagarre dans les salles de réception. Les peintres, jusqu'à la dernière heure, veulent conserver leurs œuvres, ceux-ci pour les finir, ceux-là pour les parfaire, tels autres pour les montrer à un public de choix appelé dans l'atelier, et quelques-uns enfin dans une pensée de conservation. Ils croient leurs toiles plus en sûreté dans leur atelier que dans ces grandes salles; on les emmagasine pourtant avec tout le respect dû à des travaux qui résument tout l'espoir des artistes et ont une véritable valeur, souvent même très-élevée. Figurez-vous qu'on endommage sérieusement une toile de M. Meissnner, par exemple son 1815, qui vaut cent mille francs.

Daumier, le grand caricaturiste, représenta autrefois un commissionnaire portant à l'exposition un tableau disposé sur un crochet; le peintre, qui suivait son œuvre, donnait tout en marchant les dernières touches à la toile. C'est à peine exagéré. Que de fois nous avons vu, dans la salle même de réception, passer un glacis sur une figure, parachever un détail, indiquer une intention et livrer les toiles, fraîches encore, aux gardiens chargés de donner le récépissé et de faire passer le cadre à la toise!

Cette année, pas plus que d'autres, nous n'avons désiré voir les œuvres des artistes dans l'atelier, et nous avons attendu le Salon.

Nos idées sont très-arrêtées à ce sujet. C'est au Salon que sont destinées les toiles, c'est là qu'il faut les voir. On doit souvent en rabattre des caresses du jour, des artifices de la mise en scène, des dispositions spéciales, des tendresses que l'artiste prodigue à ses œuvres, du milieu calme, isolé, propice, dans lequel on est admis à juger ces toiles avant le Salon.

Il en est des tableaux comme des femmes : ce n'est point dans le demi-jour du boudoir qu'il faut les admirer, si on veut les juger *intrinsèquement*; elles déploient là des artifices charmants, des séductions irrésistibles qui influencent le jugement; il y a une atmosphère qui rayonne autour d'elles, qui les baigne dans une lumière blonde et douce, et leur fait une auréole de beauté intime.

**

Répondez, vous qui avez le culte de la femme! Parfois, lorsque le jour va baisser, à l'heure où, votre tâche accomplie, vous allez rendre hommage à quelque amie qui glisse sur la pente du retour, une femme *autumnale*, belle encore, élégante toujours, harmonieuse et reposée, que le temps a touchée de son aile, couperosant son teint, semant de fils d'argent ses noirs cheveux, creusant ses paupières et sculptant des rides sur ce front autrefois si frais; dites, est-ce qu'illusionné par cet air ambiant, cette poussière ambrée, gaze mystérieuse qui tamise la lumière du chez soi d'une femme élégante, semblable au vernis nacré qui recouvre une toile de maître et lui donne un prix plus grand encore, il n'y a pas eu une heure, un instant, où vous n'avez pas oublié les outrages du temps, les rigueurs des hivers, l'irréparable trace qu'a laissée chaque année qui s'écoulait pour elle? — Et vous l'avez revue, comme autrefois, belle, pure, plus belle peut-être de la beauté de l'expérience et de la beauté de l'amour. Et dans ces caresses du demi-jour, derrière ces rideaux combinés à souhait, elle vous apparaissait séduisante toujours, non plus blessée par la faux brutale du vieux Saturne, mais à peine effleurée par l'aile du génie du temps, qui l'avait touchée sans doute, mais pas assez pour laisser trace de son passage.

Cependant, je ne demande pas plus pour les toiles que pour les femmes le jour implacable de la place publique. Prenez un tableau quelconque au Louvre, qui vous voudrez, Rembrandt ou Raphaël, Véronèse ou Giorgione, Terburg ou le Titien; soumettez-le impitoyablement aux cruautés du plein jour, et l'œuvre immatérielle et charmante, terrible ou douce, n'existera plus comme coloration.

Seulement, puisque c'est une des conditions de la production dans ces temps-ci d'affronter les chances si contraires d'une exposition générale, où on peut avoir à subir la plus dangereuse promiscuité et le plus incommode voisinage, il y a une chose presque aussi importante que celle qui consiste à peindre une bonne toile, il faut qu'elle se tienne au milieu de ce papotage; et un bon tableau au milieu de vingt mauvais me fait penser à une parole bonne, saine à entendre, qui s'élèverait au milieu des clameurs d'une foule d'orateurs affolés dont chacun prétendrait être entendu.

**

Voici les ateliers que je visite ordinairement, et où j'ai dû fatalement voir quelques toiles qui figureront au prochain Salon. Nommons en première ligne celui de :

DAUBIGNY. — Atelier énorme, tapissé de deux cents études exécutées par lui sur nature, et qui lui servent de notes pour ses tableaux. C'est là un petit musée unique; quelques-unes de ces études, la plupart sur bois ou sur carton, sont de véritables chefs-d'œuvre; elles ont toutes la franchise et la sincérité des œuvres exécutées sur nature par un homme de la force du peintre des *Bords de l'Oise*.

M. Daubigny envoie au Salon une grande toile exécutée à Villerville, dans la Normandie, à une lieue de Trouville, en un point où la nature grasse des champs normands s'allie bien à la ligne austère de la plage maritime. — L'autre toile est un champ tout en fleurs, avec des pommiers, des massifs, du soleil, des herbes folles : c'est un véritable morceau de nature à accrocher sur un mur pour se rasséréner les yeux.

**

PUVIS DE CHAVANNES. — Le peintre habitué aux grands élans de la fresque s'est reposé cette année de ces compositions énormes, et envoie un tableau de chevalet, une *Décollation de saint Jean*. Ce sera très-discuté; mais n'est pas discuté qui veut : c'est là une toile qui s'impose à l'esprit. C'est très-étrange, très-voulu, très-audacieux et pleinement réussi dans la gamme où cela a la prétention de se tenir. La scène paraît se passer dans un fond tout idéal et presque préhistorique. C'est une histoire du christianisme qui se passerait au Japon. L'Hérodiade a des allures charmantes d'une Stratonice de Yeddo. Quant au saint Jean, son torse nu, d'un relief inouï et d'une exécution simple et savante, fera beaucoup réfléchir ceux qui discutaient jusqu'aujourd'hui le parti pris du peintre de la *Paix et la Guerre*, et d'*Ave Picardia Nutria*.

**

GAVARNI. — Ceci est un début : c'est le fils du grand Gavarni, un jeune homme de vingt-trois ans, qui avait une étonnante faculté de connaissance du cheval. Nous avons cru tout d'abord qu'il ferait sa spécialité de ce genre charmant, très-fashionable, extrêmement pratique, et où un homme de goût et de science est sûr de faire une carrière aussi brillante que lucrative.

Il est possible que le jeune artiste mette à profit les connaissances sérieuses qu'il possède à un si haut degré; mais, pour le moment, il s'est mis à la peinture dite sérieuse, et envoie son premier tableau au Salon. Une *Femme couchée*, c'est-à-dire un prétexte à l'étude serrée du modèle.

**

HEILBUT. — On l'appelaient le *peintre des cardinaux*, et c'est sous ce nom qu'il a obtenu ses plus grands succès; mais l'artiste n'a pas voulu permettre à ce tyran qu'on appelle le public de le parquer dans cette spécialité de « peintre du Pincio. » Il s'est révolté, et il a vaincu, c'est-à-dire qu'il a fait le *Printemps* de l'an dernier.

Aujourd'hui il envoie au Salon un *Bord de rivière* sous de grands arbres, un de ces jolis coins de la Seine où canotiers et canotières élégantes se livrent à un sport qui a des airs de Décameron. Des figures

modernes, silhouettes charmantes de femmes en jupes claires, assises dans des canots, offrent la pointe de leurs bottines mordorées à haut talon, au flot qui meurt sur le sable; de jolis mariniers, en vareuse élégante, accostent les yoles et s'entretiennent à voix basse avec ces marines d'eau douce qui craignent le hâle et s'abritent sous des ombrelles claires.

C'est une charmante toile, bien moderne, œuvre d'un fin coloriste et d'une nature qui a le grand mérite de s'impressionner des choses qu'on coudoie tous les jours. — C'est un succès sur ce *Bord de l'eau*.

**

LUMINAIS, — qu'on condamnait aux Bretons à perpétuité, a secoué aussi le joug et s'est voué aux Gaulois. L'an dernier il avait ses *Désespérés* et sa *Sentinelle gauloise*, cette année il a un *Avant-poste* qui pourrait être un épisode des luttes de Vercingétorix. Sa seconde toile représente une *Avant-garde de barbares* s'avançant sur Rome. Les farouches ennemis, montés sur des chevaux qu'on croirait détachés des frises classiques, s'avancent lourds et pesants, entraînant un de leurs chefs, vieillard dont la barbe flotte sur la ceinture. Rome est à l'horizon, avec ses temples, ses aqueducs, son peuple de statues et son monde de monuments, et le flot monte. C'est très-vigoureux et d'un assez grand aspect.

**

La recherche de la vérité n'est pas une chose simple: si on en voulait une preuve solennelle, on l'aurait sous la main avec ce procès du prince Pierre; mais je viens d'avoir une preuve beaucoup moins grave, et qui cependant me fait une assez grande impression.

Vous savez qu'on vient de donner à Bruxelles le *Lohengrin* de Richard Wagner; c'est une œuvre classique en Bavière, familière dans les duchés et connue dans toute l'Allemagne; mais pour ceux d'entre nous qui ne voyagent point, c'est encore une œuvre inédite, diversement jugée, dont il a été énormément parlé, et avec le succès de laquelle on a prétendu battre tous les antiwagnériens, plus ardents à la lutte que les gluckistes et les piccinistes.

Un grand nombre de musiciens, d'écrivains spéciaux, et quelques amateurs, ont pris le train de Bruxelles et ont voulu savoir à quoi s'en tenir sur l'œuvre controversée. Ils ont entendu, sont rentrés à Paris, et deux d'entre eux, à une heure de distance, sont venus nous raconter leurs impressions.

Chacun d'eux est un galant homme, plein de talent, s'exprimant avec éloquence, et ayant fait ses preuves comme écrivain distingué.

A... constate un succès réel, une impression profonde et un effet considérable. B... déclare, au contraire, que sans la présence de la famille royale on eût entendu les sifflets. La représentation a été languissante, et Wagner est jugé: « il fait ennuyeux. »

Auquel entendre, je vous le demande? A... est wagnérien et B... est rossiniste. Qu'ai-je besoin de vous le dire? Et chacun d'eux a mis sur son nez les lunettes de son parti.

C'est l'humanité tout entière. Il est probable que la vérité est entre les deux; que pour A... la chose lui plaît en soi, la tendance lui agréée, tandis que B..., qui aime la mélodie, trouve tout cela nuageux; et pas un d'eux ne dira: « *Lohengrin* m'a beaucoup touché, mais a laissé la salle froide, » ou: « *Lohengrin* m'a laissé froid et m'a causé un mortel ennui, mais la majorité a paru prendre plaisir à l'entendre. »

Moi, j'ai mon idée, parce que j'ai entendu; mais ce serait bien long de la développer ici, et on m'appelle ailleurs.

**

Ce n'est point une chose neuve qu'une réception à l'Académie française, et, malheureusement, si on se rappelle la petite liste que nous avons publiée dans notre dernier numéro sur l'âge des académiciens, nous sommes appelés à entendre bien souvent les récipiendaires dire d'une voix émue: « Vous m'avez fait, messieurs, un périlleux honneur... » Cet honneur *périlleux* ne manque jamais, et on a bien raison de dire: « le style académique. » C'est incroyable comme ces discours se ressemblent.

Nous avons eu la curiosité d'assister à la dernière réception.

Nos billets, offerts par l'un des quarante, nous donnaient droit à l'entrée dans l'hémicycle, où nous étions pressés les uns contre les autres, confondus presque avec les immortels. Que de monde avide d'entendre ces discours et d'assister à cette revue des immortels, mais quel monde inconnu, et d'où sort ce flot de peuple qui inonde le portique en ce jour solennel? pour parler comme dans les tragédies.

A part quatre ou cinq personnes que nous connaissions, nous n'avons pas eu un coup de chapeau à donner. C'est tout à fait curieux. Je ne veux railler personne, mais une gaufre ne ressemble pas davantage à une autre gaufre qu'un discours de réception ne ressemble à un autre discours.

**

La mort, qui sévit cruellement, a pris cette semaine Auguste Lireux et le peintre Monvoisin.

Auguste Lireux avait été journaliste, directeur de théâtre, et à la fin de sa vie il s'occupait de grandes affaires financières.

Sous le directeur de théâtre et sous le financier perça toujours le petit journaliste. Lireux avait beaucoup d'esprit, un esprit droit et ferme, très-aiguë, et qui trouvait facilement sa formule. C'était un littérateur correct; il savait beaucoup de choses et il avait la gaieté de l'esprit.

En 1851, il avait été condamné à l'exil; il habitait alors une maison du boulevard Montmartre, d'où on avait tiré sur la troupe pendant les journées de décembre, et il n'avait pu échapper au terrible verdict qui fut bientôt rapporté.

A partir de ce moment, au lieu de vivre en pleine fièvre dans le milieu parisien, Lireux, qui adorait la campagne, l'air libre, la vie sans gêne, et qui avait horreur de tout ce qui sentait la contrainte et la pose du monde, découvrit ce délicieux pays de Bougival et y apparut un des premiers. Il planta sa tente entre la chaussée et la plaine de Rueil, tout au bord de l'eau, construisant une très-singulière maison, à laquelle on donna bientôt le nom de *Modeste-Asile*, et où il tint table ouverte pour ses amis, auxquels il était extrêmement dévoué.

Cette maison de Lireux était très-particulière, disposée de toutes parts pour jouir de la vue des coteaux de Marly, des fonds de Saint-Germain, des horizons de Croissy, de sa berge unique et des premiers plans de la Seine; elle était tout en fenêtres, cette maison bizarre, disparaissant sous le lierre et la vigne vierge; et tous ceux qui passaient sur la berge savent que *Modeste-Asile* n'était point le temple de la Mélancolie.

Lireux vivait là sur la rive, constamment vêtu de sa rouge chemise de canotier, puissant et fort, avenant à tous, hospitalier, spirituel, l'esprit ouvert, actif, la main large et la bourse ouverte. Tous les jours il venait à Paris pour ses affaires, souvent très-actives, et on était sûr, aux jours chauds de l'été, quand on glissait en canot de Bougival à la Grenouillère, vers les cinq heures, de le voir nager comme un triton devant sa jolie maisonnette.

Comment la mort a-t-elle si vite terrassé ce puissant si regretté de ses amis?

**

Après San Donato, ses tableaux célèbres, ses meubles rares, ses armes précieuses, ses bibelots uniques, voici la vente des œuvres du sculpteur Clésinger, qui a lieu à l'hôtel des ventes le mercredi 6 avril.

Quel labeur effroyable il accomplit, ce Clésinger! Si nous avons bonne mémoire, une vente considérable des œuvres de ce sculpteur a eu lieu il y a à peine une année, et voici de nouveau un monde de statues sorties du ciseau de cet homme qui « fait trembler le marbre. »

Il y a là soixante-dix numéros. Des marbres, des bronzes et des terres cuites, et par le temps qui court, au moment où les nouveaux boulevards se peuplent d'hôtels qui sont semblables à des palais, voici pour les heureux d'ici-bas une occasion d'acquérir ces œuvres *meublantes* qui font si bien dans

un vestibule, qui deviennent l'ornement d'un palais, d'un péristyle, d'un jardin ou d'une serre.

Clésinger est une personnalité; il a produit une œuvre qui compte dans la sculpture moderne: — « *la Femme piquée par un serpent*. » A partir du jour où son puissant ciseau a créé cette femme pleine de vie et de relief, sa réputation a été fortement établie. Il a tout tenté, et on peut dire que tout a tenté aussi cet artiste, dont la faculté géniale est le relief et la vie. Si, depuis quelques années, il s'est modifié, c'est dans le sens de la ligne austère et de la recherche de sa silhouette générale. On trouvera à cette vente de ses œuvres une *Cléopâtre devant César*, qui va vivement être disputée.

La *Cléopâtre* est aussi riche que belle; elle porte la couronne d'or et le collier sacré; sa taille est fermée par une ceinture faite de scarabées; un bracelet ceint son bras, et elle présente au César sur lequel elle va essayer ses charmes, dans un suprême élan qui troublera peut-être l'équilibre du monde, la fleur consacrée du lotus, un lotus fait d'émail et d'or et ciselé par Froment-Meurice. C'est un exemple admirable de ces œuvres composites si chères aux Grecs et aux Égyptiens, de cette sculpture polychrome dont une fois déjà, au prix de sacrifices énormes, le regretté duc de Luynes avait voulu nous restituer un spécimen, en faisant exécuter par Simart la statue de *Pallas* qui orne aujourd'hui la grande salle du château de Chevreuse, et qui eût si bien tenu sa place à côté de ces grandes peintures monumentales que M. Ingres n'a pas voulu finir.

La *Mort de Lucrece* est encore une des œuvres capitales de cette vente, où figurent une *Diane au repos*, une *Danseuse aux cymbales*, un *Taureau vainqueur*, une *Enfance de Bacchus*, etc.

Nous avons voulu reproduire la *Néréide*, comme l'une des œuvres qui attirera le plus l'attention. Ce beau groupe représente l'Ariane indienne, femme de Bacchus, déesse de l'abondance, le corps entièrement allongé sur un tigre; elle retient de la main gauche les plis d'une ample draperie; la main droite, appuyée sur la tête de l'animal, tient une gerbe d'épis. La tête, ournée de trois quarts, est couronnée de pampres.

C'est un des morceaux les plus parfaits qui soient sortis du ciseau de l'artiste.

CHARLES YRIARTE.

FÉLIX THORIGNY

Il y a quelques semaines à peine, la rédaction tout entière du *Monde illustré*, directeur, écrivains, dessinateurs, graveurs, employés, adressaient un dernier adieu à Alphonse Hermant, le secrétaire de la rédaction, enlevé en une heure à notre affection. Aujourd'hui, nous avons tous conduit au cimetière le corps de Félix Thorigny, un dessinateur d'un grand talent, homme de bien, zélé, dévoué au journal, et dont la collaboration a contribué à notre succès.

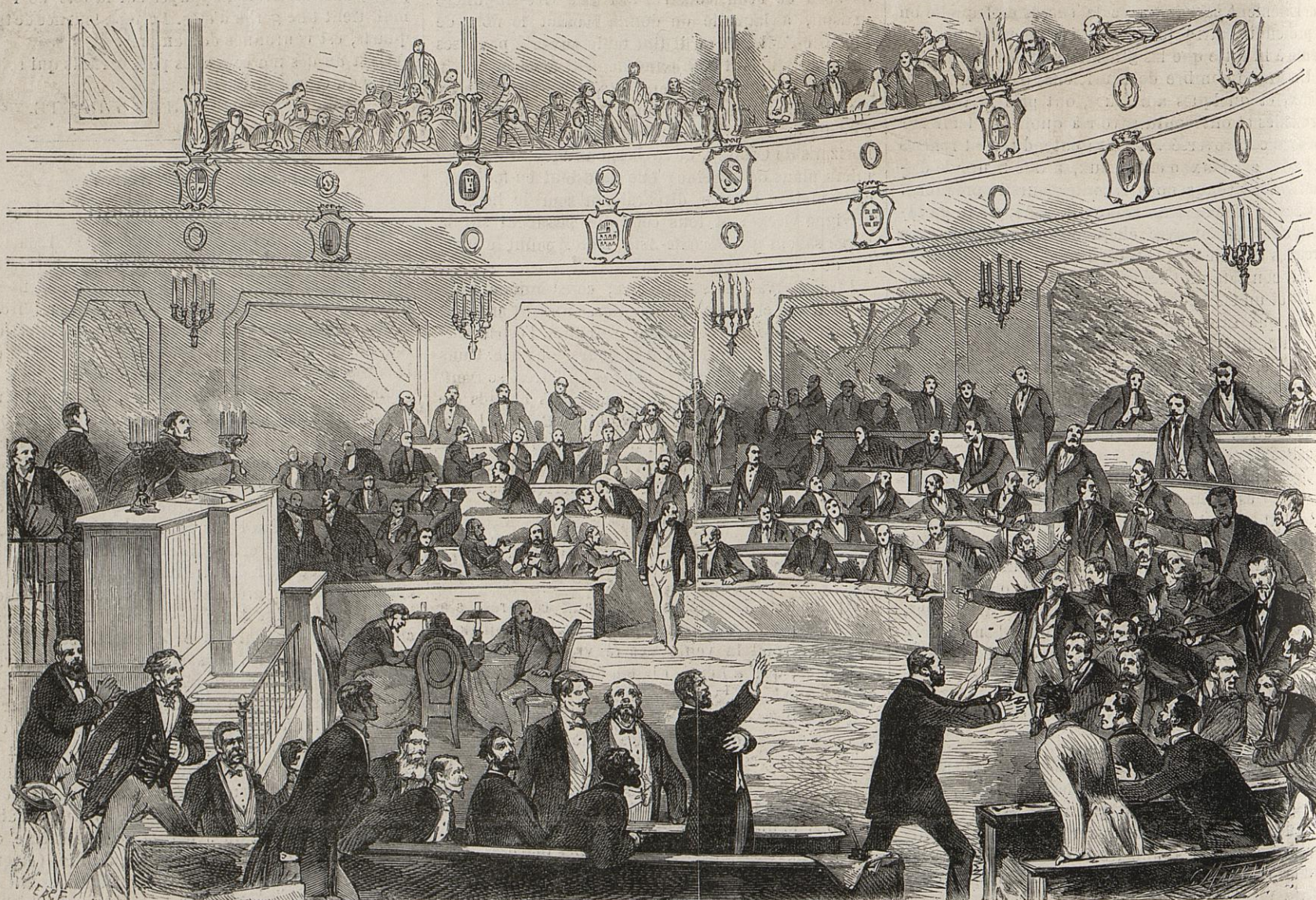
Thorigny, auquel le *Monde illustré* doit la plupart de ses belles pages d'architecture et de vivants paysages de la France pittoresque, et quelques-uns des dessins du nouveau Paris, est mort subitement, foudroyé par une hypertrophie du cœur. Depuis le mois de janvier, il était réduit à l'inaction par les angoisses continuelles que produisent ces cruelles maladies; il ne pouvait plus tenir le crayon, mais il venait chaque jour au journal, et dimanche soir, à minuit, il quittait les artistes avec lesquels il avait coutume de passer ses soirées. A une heure du matin, seul dans sa chambre d'artiste, suffoqué par le mal, il ouvrit la porte, jeta un cri d'alarme, et eut à peine le temps de regagner son lit, où on le trouva au matin, à moitié couché et glacé par la mort.

Voilà bien des deuils, bien des tristesses pour nous. Les collaborateurs du *Monde illustré*, à l'abri des divisions politiques par la nature même du journal, forment une famille bien unie. Chaque coup qui frappe l'un d'eux est vivement ressenti de tous, et c'est du fond du cœur que nous exprimons ici les regrets sincères que nous avons tous éprouvés en apprenant ce trépas subit de l'un des meilleurs d'entre tous.

CHARLES YRIARTE.



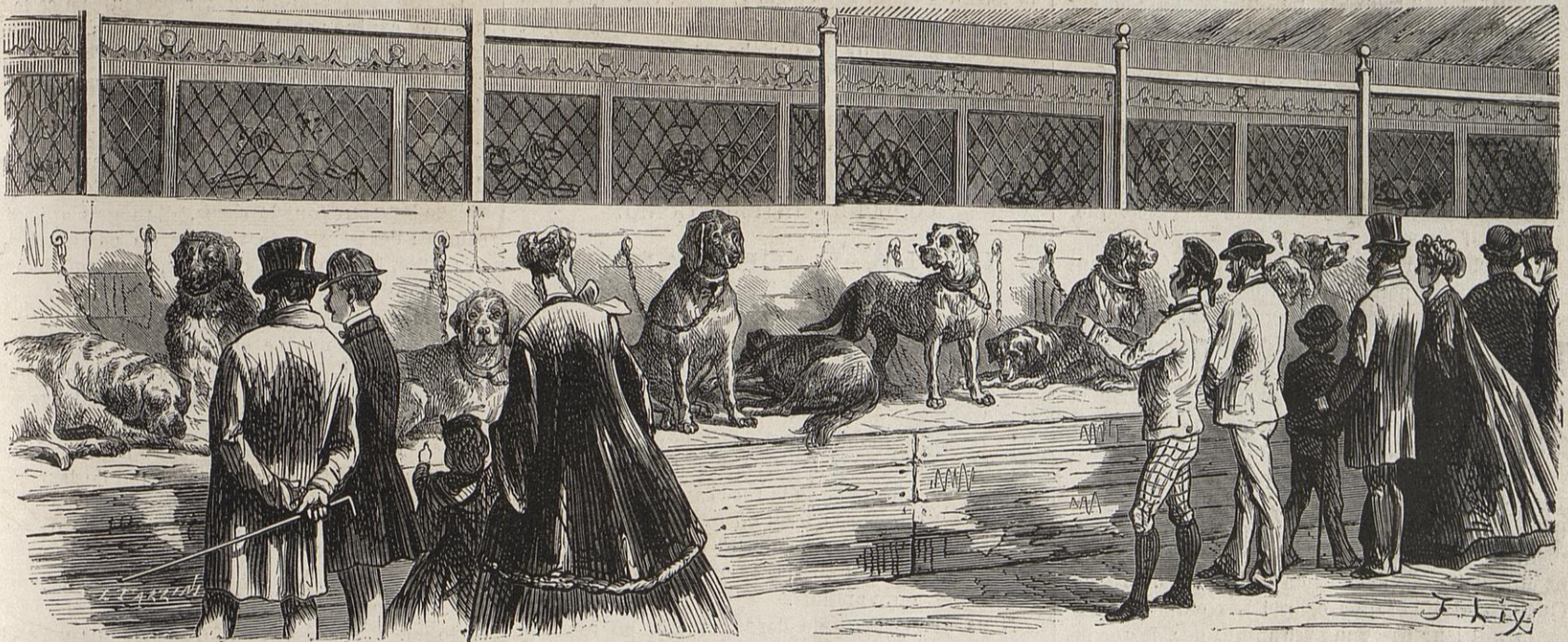
EXPOSITION DES BEAUX-ARTS. — Enregistrement et mesurage des tableaux.



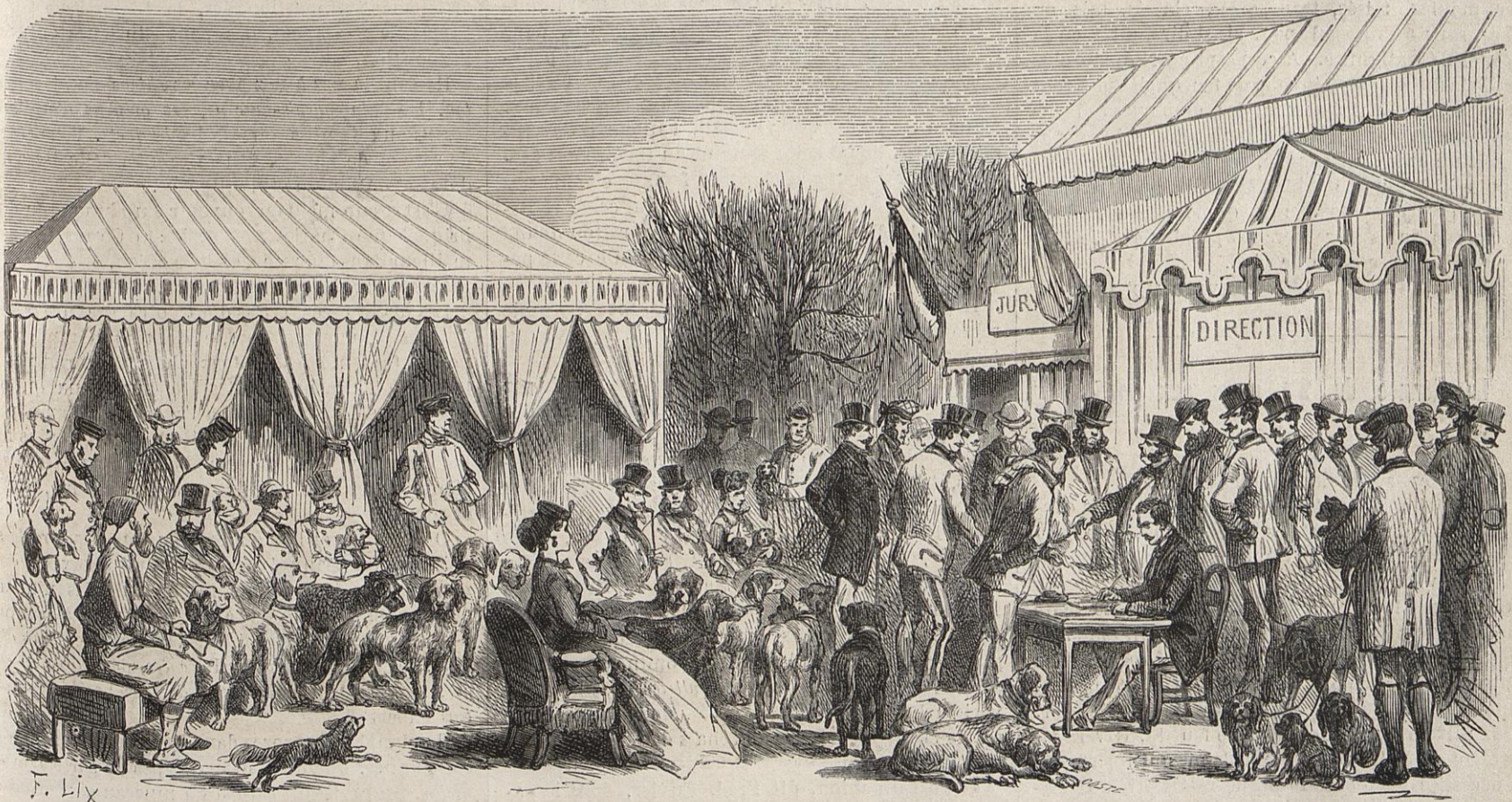
SÉANCE DES CORTÈS D'ESPAGNE. — Le général Prim se sépare de l'Union libérale et l'amiral Topete abandonne le banc des ministres.



Chiens de diverses races. — (Grand Claude, photographe.)



Le chenil des grosses races.



EXPOSITION DE LA RACE CANINE, AUX CHAMPS-ÉLYSÉES. — Présentation des chiens par les propriétaires.

SALON DE 1870

ENREGISTREMENT DES TABLEAUX

Chaque année le règlement du Salon accorde dix jours aux artistes pour le dépôt au palais des Champs-Élysées des ouvrages qu'ils destinent à l'exposition; néanmoins, chaque année le constate, peintures et sculptures n'arrivent, pour la plupart, qu'à la dernière heure. Oui, cela a toujours été, et sans doute cela ne sera jamais différemment. C'est-à-dire que pendant les huit premiers jours on continuera à enregistrer quatre ou cinq cents œuvres, et le neuvième deux mille, et cinq mille le dixième.

Mais, ce jour-là, l'animation des abords du palais est chose vraiment curieuse à voir. Bien avant l'ouverture des bureaux d'enregistrement, — elle se fait à dix heures, — les charrettes, les tapissières arrivent à la file et commencent à se débarrasser des plâtres, marbres ou toiles dont elles ont leur pleine charge. Pareillement, les brancards et cachets des commissionnaires et les camions des chemins de fer; puis, camions, et crochets, et brancards allégés, repartent au-devant de nouveaux chargements, qu'ils ramènent en hâte, pour s'en aller bien vite en chercher encore. Jusqu'au soir, ce sont voyages continuels. C'est alors que se transportent les tableaux frais des touches suprêmes et décisives, les statues et les bustes humides d'un moulage hâtif, à peine achevé. Beaucoup d'objets font aussi la course en fiacre, et quantité simplement sous le bras de l'auteur, presque toujours mélancolique, inquiet et fatigué.

À l'intérieur du palais, le spectacle est également intéressant. Non point à cause des œuvres apportées en masse, et qu'on peut regarder au passage, — presque toutes perdent considérablement à être vues de la sorte; — mais la foule qui remplit les salles et les galeries, foule pittoresque, bizarre et confuse, formée d'artistes de tout âge, de tout style, de toute provenance, offre assurément l'occasion d'excellentes études, de précieuses observations.

Il y a surtout les salles de l'enregistrement et celles où s'emmagent par catégories et alphabétiquement les œuvres au fur et à mesure qu'elles sont enregistrées, qui méritent d'être vues.

Quelle activité et quel ordre! Les employés accomplissent leur besogne avec autant de zèle que de prudence, avec autant d'ardeur que de précautions. À ce point, que plus de sept mille objets peuvent être maniés, toisés, transportés, classés, mis en place, sans qu'un seul, pour ainsi dire, ait reçu la moindre égratignure. À ce point aussi qu'au plus fort de la mêlée, en plein coup de feu, quels que soient en apparence l'ahurissement des employés et l'emballement des salles, rendre à celui qui le réclamerait un cadre quelconque, petit ou grand, déposé depuis huit jours, ou bien la veille, ou seulement l'heure précédente, exigerait, quoi? peut-être deux ou trois minutes de recherches préalables. Je l'affirme, pas une seconde de plus.

OLIVIER MERSON.

La Séance du 20 mars aux Cortès

Les Cortès espagnoles ont eu leur *journal*.

Elle a été chaude, tellement chaude, que la conciliation des libéraux et des radicaux, les deux partis qui avaient fait la révolution de septembre, en est sortie volatilisée.

C'est dans la séance de nuit tenue le 20 mars que la rupture a éclaté. Il s'agissait d'un amendement présenté par les membres de l'Union libérale contre le projet de M. Figuerola, ministre des finances, relatif à la négociation des bons du Trésor.

M. Silvela avait commencé le feu. M. Rivera riposte, et après lui le maréchal Prim, qui insiste sur la nécessité d'adopter le projet ministériel. Il s'étonne de l'opposition qu'apporte dans cette question l'Union libérale, dont l'entente avec le gouver-

nement et la majorité devrait être indissoluble. Les libéraux ne veulent pas se laisser vaincre. Le maréchal Prim alors se tourne vers les radicaux, qu'il appelle à lui, et qui accueillent ses ouvertures par de vifs applaudissements.

Comme le fit, il y a quelque temps, M. Émile Ollivier au Corps législatif, lorsqu'il se sépara de la droite, ainsi le fait, vis-à-vis des libéraux, le maréchal Prim.

Une grande agitation règne dans la salle des Cortès, et surtout au banc des ministres, placé au-dessous de la tribune. Prim, d'un côté, tend la main aux radicaux, tandis que l'amiral Topete, ministre de la marine, debout également, s'adresse aux unionistes, dont il applaudit l'opposition au cabinet.

Notre gravure reproduit cet épisode de la *journal* du 20 mars.

Pendant la discussion, et au plus fort du débat, l'amiral Topete quitte ostensiblement le banc ministériel, constatant par cet acte la rupture entre les unionistes et les radicaux.

La séance est levée à deux heures du matin.

Au jour, l'amiral ministre de la marine envoyait sa démission au régent.

Le maréchal Prim, à l'occasion de son attitude dans cette séance, a reçu la visite de diverses députations des volontaires de la Liberté. Ces jours derniers, il assistait au banquet diplomatique offert par l'ambassadeur d'Autriche, et auquel se trouvait l'ambassadeur de France.

MAXIME VAUVERT.

CONCOURS INTERNATIONAL
DE LA RACE CANINE

C'est aux Champs-Élysées, derrière le Palais de l'Industrie, sur l'emplacement compris entre la partie occidentale du monument et les jardins du concert Musard, qu'ont été élevées, en planches et en toiles, les niches et les tréteaux où sont exposés cette année les sujets de la race canine.

C'est un immense chenil où sont parqués et mis en cellule les chiens de toutes races et de divers pays. Là, comme toujours et comme partout, prédomine le genre anglais.

Nous avons constaté dernièrement, en rendant compte de l'exposition des animaux de boucherie, combien la manie d'anglaiser avait envahi nos procédés français. Hier, un éminent et original publiciste, M. J. Barbey d'Aureville, dénonçait, dans quelques phrases indignées, la tendance qui poussait l'auteur d'*Une histoire d'hier* à mettre en scène un Degenais anglais qui vient faire la leçon aux femmes de France. M. Goudall, l'auteur d'*Une histoire d'hier*, jouée cette semaine au théâtre des Menus-Plaisirs, veut anglaiser nos femmes comme nos juments, et M. Barbey d'Aureville lui crie : Halte-là! M. Barbey a raison. Il a deux fois raison quand il ajoute : « On sort anti-Anglais de toute cette pédante et insupportable remontrance anglaise. »

Elle est partout, cette pédante et insupportable remontrance anglaise : au théâtre déjà, depuis longtemps aux expositions de toute sorte.

Le concours des races canines devait être envahi par les variétés anglaises. Elles y tiennent le haut bout et la plus large place. Avant d'entrer, on entend leurs aboiements. Ce sont les *retrevers*, les *setters* anglais, les *pointers* anglais, les *épagueux* Sussex, les *fox-hound*, les *bull terriers*, les *terriers sky*, les *griffons* d'Écosse, à museau de singe, les *bull-dog*, à tête énorme, couturée de mille cicatrices, et les *bull-dog* gros comme le poing, les *king-charles*, transis de froid et pelotonnés dans leur niche capitonnée. Il y en a de toutes tailles, de tous poils, de toutes physionomies. Mais le type qui domine parmi tous ces genres britanniques est le *bull-terrier*, une sous-variété du *doquin* et du *renardier*, dont la spécialité est de faire concurrence aux chats dans l'extermination des rats.

« Il est un chien, dit Fréd. Cuvier, dont la pesanteur de l'intelligence semble se marquer par celle de son corps. » C'est le *doque*, le molosse des

circus romains, qui se caractérise par le raccourcissement du museau, le mouvement ascensionnel du crâne, les lèvres épaisses et pendantes, son pelage ras, sa physionomie repoussante. C'est ce chien-là que les Anglais ont choisi pour en faire l'étalon de leurs croisements de prédilection. Ils étaient parvenus à tirer de cette famille le *carlin*, un bouledogue en miniature qui a fait la joie de nos grand-mères, et dont la vilaine race n'est pas tout à fait perdue, comme on le croit généralement, puisqu'on en retrouve trois ou quatre échantillons à l'exposition de cette année.

La France avait l'*épagueul français*, ce beau chien aux oreilles larges et pendantes, aux poils longs et soyeux. Bon chien d'arrêt, chassant très-bien dans les marais et dans les cantons couverts. Les Anglais nous l'ont pris pour en faire d'abord l'*épagueul anglais*, qui se distingue par son pelage noir avec une tache d'un fauve vif sur chaque œil. Ils en ont tiré le *gredin*, le *pyrame*, le *bichon* ou *chien de Malte*, le *chien-lion* et le *king-charles*, tous chiens peu intelligents, peu attachés, faisant retentir à tout propos leur voix glapissante qui rend insupportable, comme dit La Bruyère, les maisons où il faut attendre pour dire « bonjour » que les petits chiens aient fini d'aboyer.

La Russie, au moins, est représentée à cette exposition canine par des races originales. Il y a une famille de *griffons russes*, qui ont bien l'air de descendre en droite ligne de cette noble race du *chien des Esquimaux*, considéré jusqu'à présent comme la première déviation du type sauvage. Leur habitude constante de se pelotonner les uns dans les autres dénote bien leur origine septentrionale. Ils ont le pelage long sur tout le corps, d'un gris ardoisé et cendré; l'extrémité de l'oreille un peu courbée, le nez effilé. Ils sont peu parleurs, remarquables par leur inaptitude à aboyer.

Parmi les autres échantillons des races russes, on distingue un superbe *griffon d'arrêt*, à longs poils soyeux, un griffon russe aussi bas sur jambes qu'un *basset*, enfin un *levrier de Russie*, avec de longs poils ardoisés, et très-effilé de formes.

Les amateurs espagnols se sont montrés discrets dans leurs envois. Le seul spécimen de leurs races canines est un *caniche d'Espagne*, placé niche à niche avec un *caniche hongrois*, et non loin de deux spécimens de *loup-loup* de la Poméranie.

Les types français sont nombreux et remarquables. Le *braque*, qu'on pourrait appeler notre chien national, ce chasseur plein d'ardeur qui quête bien et arrête si parfaitement le gibier, qui s'attache intimement à son maître, et dont les formes sont si artistement proportionnées, le *braque français*, le *braque Saint-Germain*, occupent plusieurs chenils à l'exposition.

Ils sont là nez à nez avec les *chiens d'arrêt du Poirou*, les *saintongeais-gascous*, les *griffons d'arrêt*, les *bassets* aux jambes torses, les *brquets*. Tous chiens de race et de chasse, tous titrés en délicatesse d'odorat et en finesse d'intelligence.

C'est assurément en souvenir d'un braque ou d'un briquet que Charlet s'est écrié : « Ce qu'il y a de meilleur dans l'homme, c'est le chien. »

Ce sont là des chiens français.

Les fortes races, celles dont notre gravure reproduit les principaux types, et dont M. Grandclaude nous a transmis les photographies, sont rangées et tenues à l'attache sur des tréteaux. Ceux qui ont des coffres-forts à mettre à l'abri des voleurs peuvent venir là et choisir celui qui sent du plus loin les étrangers, qui, par des aboiements réitérés, des efforts et des cris de colère, donne l'alarme, avertit et combat.

On voit là, et l'on entend surtout les *bordelais* à poil ras, des beaux *danois*, un grand choix de *terreneuwe*, autres descendants du chien des Esquimaux, et qui aboient, non pas à la lune, mais à l'ennui; des *bouledogues* à tête hideuse, de hauts *griffons d'Écosse*, des nobles *chiens des Pyrénées*, des *chiens de berger*, race pure, des *montagnards* très-beaux, des *matins* superbes.

En signalant encore, dans l'exposition canine de cette année, quelques beaux types de *barbets* ou *caniches*, un ravissant *havanais* à museau rose et un *levrier d'Afrique*, nous aurons tout signalé ou à peu près.

Le concours international de la race canine ne manque pas d'intérêt cette année. Le directeur de l'Exposition, M. Hervé du Lorin, a tout fait pour la rendre plus intéressante encore, mais il a rencontré bien des indifférents. C'est fâcheux.

Dans quelques jours, on procédera à la distribution des récompenses sous la présidence de M. le comte de Monsigny, assisté de M. le vicomte de Dax, vice-président, et des membres du jury : MM. Chevalier, le marquis de Cherville, le capitaine Colins, Mathiew, etc.

Les lauréats défilèrent un à un, ou groupe par groupe, devant l'estrade, comme le jour de l'ouverture, le 22 mars, ils se sont présentés au guichet pour se faire inscrire et admettre dans leurs niches et chenils respectifs.

Les chiens primés n'en seront pas plus fiers pour cela, et n'en conserveront pas moins le ton de la maison qu'ils habitent : dédaigneux chez les grands et rustres à la campagne.

LÉO DE BERNARD.

REVUE ANECDOTIQUE

DU PRÉSENT ET DU PASSÉ

QUINZE LOUIS XVII

(Suite)

Toujours avec Quérard et ses *Supercheries*, je continue la revue de nos faux dauphins. Comme on le verra dans ce numéro-ci et dans le suivant, les derniers sont beaucoup plus curieux que les premiers.

VII. LE GARÇON DE BICÈTRE.

« Nous sommes à la fin d'octobre 1831; nous assistons à une audience du tribunal de police correctionnelle de Pontarlier; on amène Louis XVII; mais, ô abomination des abominations! on le condamne à quatre mois de prison pour « vagabondage, » et l'on prouve qu'il a été tour à tour dragon, maçon et garçon de salle à l'hospice de Bicêtre. Si ce pauvre homme était chargé d'un service quelconque dans le quartier des fous, là sans doute il aura gagné leur maladie. »

VIII. SABALKANSKI.

« Il faut qu'un voile longtemps impénétrable ait caché l'origine du comte Diebitsch Sabalkanski, feld-maréchal des armées russes, puisque la politique a cru possible d'accréditer l'opinion qu'il était Louis XVII; croyance que des gazettes étrangères ont répandue, et que des rêveurs en France ont accueillie. Il était du même âge que le prince, puisqu'il naquit le 13 mai 1785, au village de Gross-Lewis (Silésie), d'une des plus anciennes familles de cette province. »

IX-X. LES LOUIS DE MARSEILLE ET LYON.

« Il n'est pas une de nos provinces qui ne soit assez heureuse pour posséder une apparence quelconque de rejeton de l'ancienne famille de nos rois. Marseille en possède deux pour son compte, qui daignent extorquer à la crédulité des femmes des marchés de cette ville des moyens d'existence. Lyon en possède un autre. »

XI. VARNEY.

« Ce dernier est au demeurant bon prince, ne demandant à son peuple que de lui laisser la liberté de se croire le véritable fils de Louis XVI. Cet homme long, manchot, à face enluminée, et qui est l'effroi de toutes les belles promeneuses du jardin du Luxembourg, est un ancien professeur du nom de Varney. »

XII. WILLIAMS.

« Quelques journaux de Paris, de la première huitaine de février 1850, nous ont donné la traduc-

tion d'un article paru à Philadelphie, qui annonce la découverte d'un nouveau fils de Louis XVI.

« *The Friend (l'Ami)* a rendu compte d'une visite faite par quelques quakers aux Indiens mennomites, chez lesquels ils ont trouvé, disent-ils, le fils de Louis XVI, chef indien et missionnaire. M. T. Wistar avait été chargé, par le président, de tenir conseil avec les Indiens mennomites, sur le mode le plus équitable de distribution d'une somme d'argent entre leurs cousins les mennomites mélangés. M. A. Cope, négociant estimé à Philadelphie, obtint la permission d'accompagner M. Wistar. Ses amis eurent à cette occasion une entrevue avec un personnage mystérieux qu'on suppose, par divers motifs, être le Dauphin de France. Il est dépeint comme un homme petit et fort, ayant l'air franc et ouvert, annonçant beaucoup d'intelligence et de bonté, avec cette affabilité qui caractérise le prêtre catholique européen. On lui donnait le nom d'Eliezer Williams, et, ce qui était plus étonnant, le titre de chef des Indiens Saint-Régis et de ministre de l'Eglise épiscopale.

« Le journal ajoute qu'il y a quelques années, un Français âgé mourut à la Nouvelle-Orléans, et fit, en présence de témoins dignes de foi, la déclaration singulière qui suit : « J'étais en France à l'époque de la première Révolution, et en rapport avec quelques chefs éminents du parti populaire. On n'a jamais pu savoir positivement ce qu'était devenu le Dauphin de France : on croyait généralement qu'il était mort; mais des personnes indignées du traitement cruel qu'éprouvait le malheureux enfant l'arrachèrent des mains de Simon et le lui confièrent à lui, sous la promesse solennelle de le conduire hors de France, de l'établir dans un pays où l'on n'entendrait plus parler de lui, et de garder le secret. En conséquence, il avait conduit le Dauphin en Amérique et l'avait remis à une tribu d'Indiens, en le confiant à la sollicitude spéciale d'un chef qui l'avait adopté pour fils. L'enfant était devenu homme, et était alors missionnaire chez les Indiens Oneida. Il se nomme Eliezer Williams. »

« Voici une autre version : « Un Français, M. Belanger, récemment décédé à la Nouvelle-Orléans, a déclaré au moment de sa mort que, dans l'année 1795, il conduisit de Paris le Dauphin de France, fils de Louis XVI, par la Hollande et l'Angleterre, aux États-Unis, et le confia aux soins d'un chef iroquois nommé Thomas Williams, du Canada. Eliezer Williams paraît avoir maintenant de soixante-trois à soixante-cinq ans; il a cinq pieds neuf pouces (cinq pieds trois pouces français), et paraît pencher vers l'embouppé. Il a le teint brun, mais pas autant que beaucoup d'Américains, et surtout d'Européens du continent; ses yeux sont d'une couleur foncée, mais non pas noirs; au-dessus du sourcil gauche il a une cicatrice. Il a le nez aquilin et la lèvre supérieure saillante: c'est le caractère distinctif de la maison d'Autriche. »

XIII. NAUNDORFF, DIT DUC DE NORMANDIE.

« Charles-Guillaume Naundorff est signalé comme issu d'une famille de juifs établie dans la Prusse polonaise, et né à Postdam. Il vint à Berlin en 1810, et y demeura deux ans; il logeait alors dans la maison d'un tonnelier, et gagnait son pain en colportant des horloges en bois.

« En septembre 1824, il fut accusé du crime de fausse monnaie. A cette époque, pour donner le change sur ses antécédents, il imagina un roman d'après lequel il serait né à Paris et fils d'un prince. Convaincu de complicité de fabrication de fausse monnaie, il fut condamné à trois ans de travaux forcés dans une maison de détention, et il subit sa peine, de 1825 à 1828, dans l'établissement pénitentiaire de Brandebourg. Plus tard, se trouvant à Crossen, il publia qu'il était le fils de Louis XVI, se donna le titre de prince, et fit imprimer un gros livre à l'appui de cette fable. Pour échapper aux poursuites des tribunaux, il se réfugia d'abord à Dresde, puis en Suisse, et ensuite à Paris.

« Nous allons maintenant suivre ce fourbe obscur dans ses intrigues et jongleries, depuis son arrivée à Paris jusqu'à son expulsion de France, et depuis son arrivée en Angleterre jusqu'à l'annonce de sa mort, à Delft, en Hollande, en 1845. Pour notre ré-

cit, nous suivrons, en grande partie, la notice sur Naundorff imprimée dans le journal *l'Illustration* en 1845 :

« Dans les premiers jours du mois de mai 1832, vers la fin d'une journée dont la chaleur avait été étouffante, un homme paraissant âgé de quarante-huit ans à peu près, couvert de poussière, accablé de fatigue, à l'air noble et fier cependant, et portant la tête haute et pour ainsi dire renversée en arrière, venait d'entrer à Paris par la barrière d'Italie; il suivait d'un pas ferme le boulevard de l'Hôpital, et s'engagea bientôt sur le pont d'Austerlitz, qu'il traversa d'un bout à l'autre; mais, arrivé à l'extrémité, l'invalidé de service courut après lui, et lui demanda la rétribution exigée. L'inconnu lui fit signe qu'il ne comprenait pas le français; l'invalidé lui répondit par geste; il tira un sou de sa poche, et compléta facilement sa démonstration. L'embarras de l'étranger devint visible; un profond soupir s'échappa de sa poitrine; enfin, après une longue hésitation, il prit dans la poche de son habit un mouchoir de fine batiste, le jeta à son interlocuteur, et se mit à courir dans la direction du boulevard Bourdon. Bientôt il était arrivé à la place de la Bastille, qu'il traversa, et on put le voir s'enfoncer dans la rue de la Roquette. Quelques instants après, l'étranger entra dans le cimetière du Père-Lachaise, peu de moments avant la fermeture des portes; il se perdit au milieu des ifs et des cyprès. Le soir, couché près d'une dalle de marbre, il échappait à la visite des gardiens. C'est ainsi qu'il passa sa première nuit au milieu des tombeaux.

« Le lendemain, le malheureux, épuisé par la fatigue et par la faim, était encore étendu sur la terre, quand un promeneur s'approcha de lui, eut pitié de sa misère, lui procura quelques aliments et le conduisit rue Richer, 16, chez M^{me} la comtesse de R... dont la générosité et la charité lui étaient connues.

« Cet homme était Naundorff; la dame généreuse et respectable chez laquelle le hasard l'avait conduit, c'était l'ancienne femme de chambre du fils de Louis XVI. On demanda à l'inconnu qui il était, il répondit en allemand : « Je suis Charles-Louis, duc de Normandie, fils de Louis XVI et de Marie-Antoinette. » M^{me} de R... avait conservé un attachement religieux pour ses anciens maîtres, dont elle avait partagé les infortunes; elle perdit connaissance à cette réponse inattendue. Quand elle revint à elle, ses yeux se fixèrent profondément sur l'étranger, et elle s'écria : « Oh! mon Dieu, c'est tout le portrait de sa malheureuse mère. »

« La bonne M^{me} de R... était à moitié convaincue; elle avait conservé un habit que le Dauphin avait porté à Versailles : c'était un petit frac d'enfant, en drap bleu, avec des boutons de métal. Elle alla le chercher : « Mon habit! » s'écria Naundorff. La conviction de M^{me} de R... devint complète; elle serait montée sur l'échafaud, elle aurait subi le martyre sans renier sa foi.

Pour copie conforme :

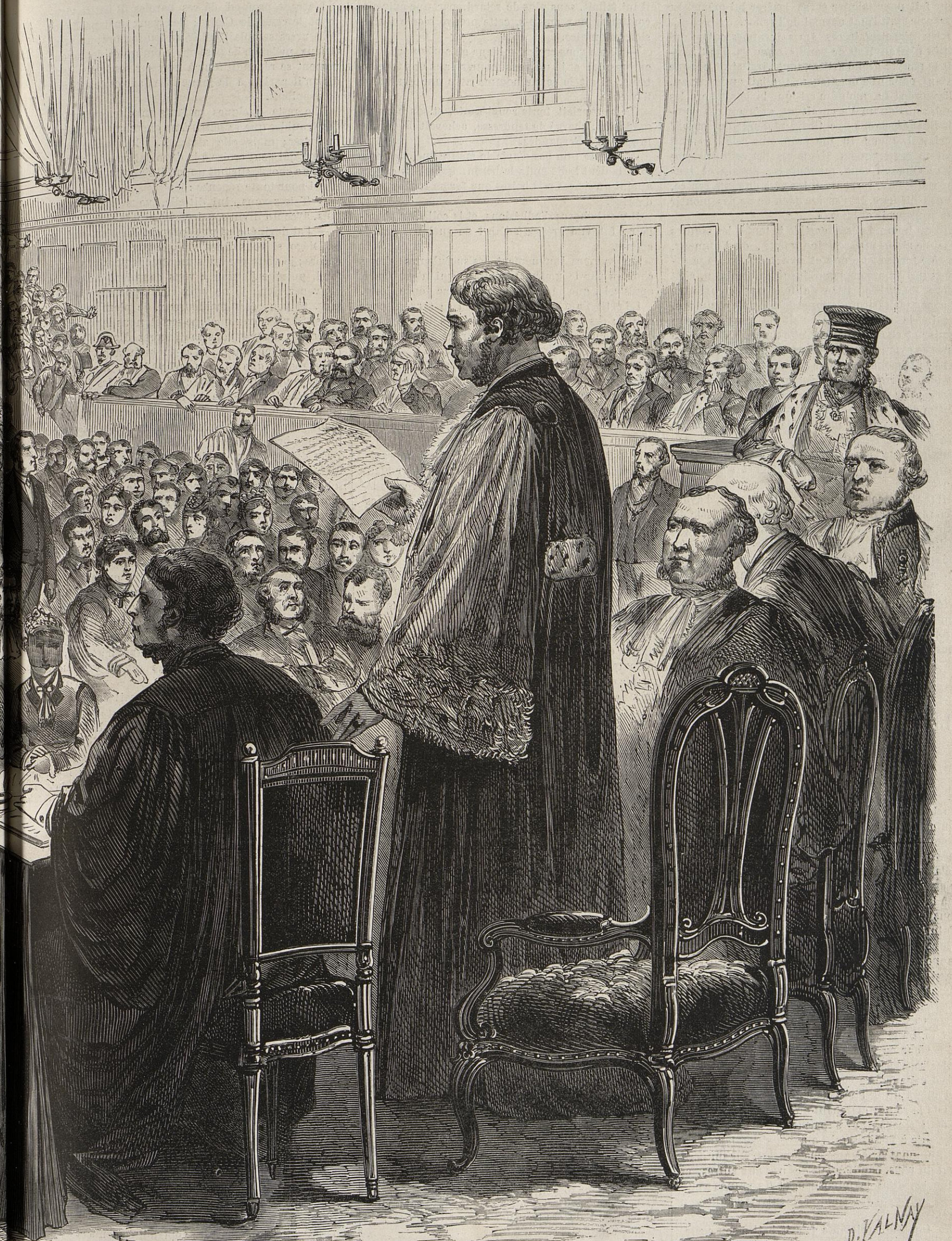
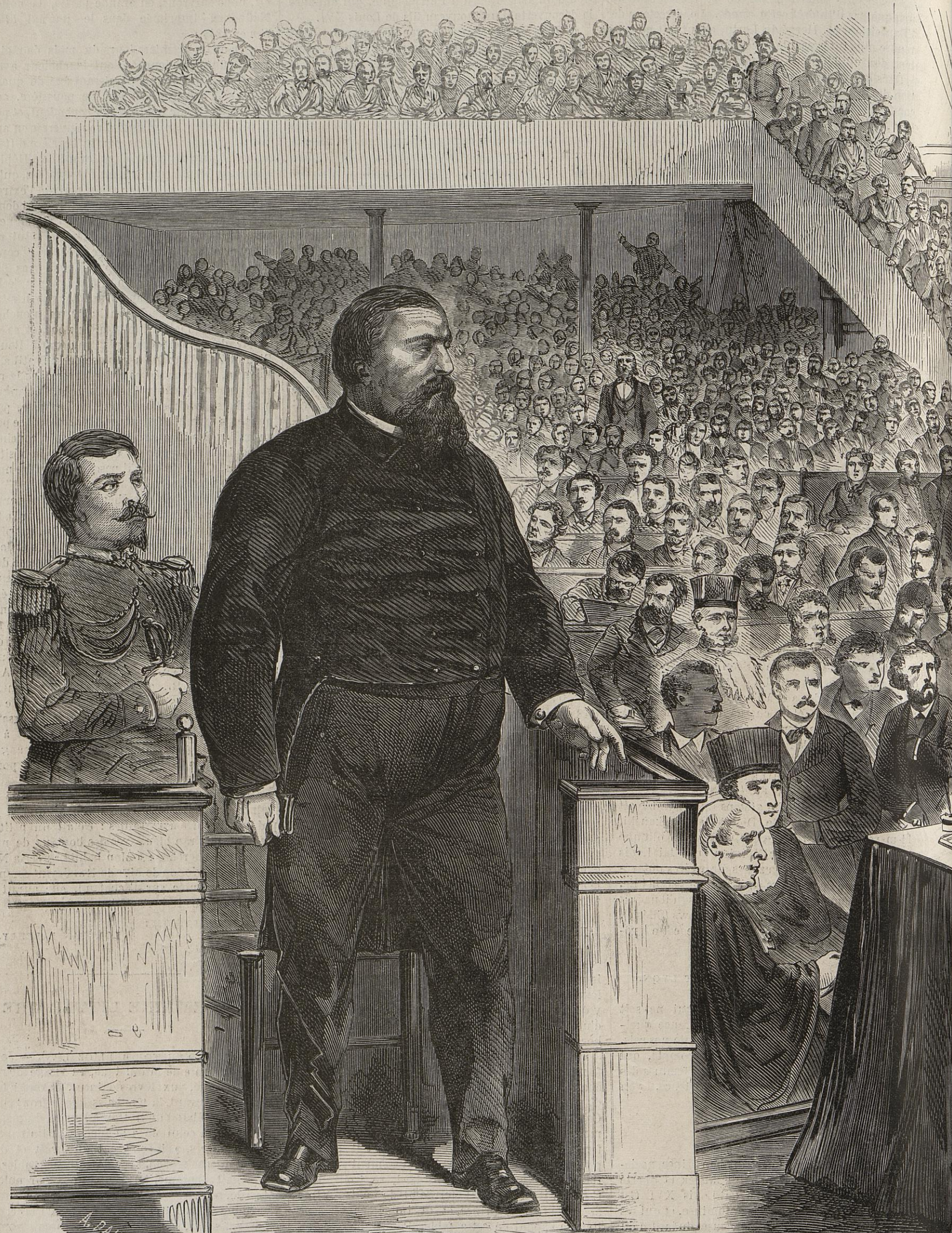
LORÉDAN LARCHEY.

(A continuer.)

LA SEMAINE LITTÉRAIRE

MÉMOIRES D'HECTOR BERLIOZ (Lévy). — Je vois encore ce Dante de la musique, au visage d'ascète, au nez busqué, aux lèvres minces, traverser lentement le boulevard, la tête baissée et le front chargé de soucis. Il allait d'un trottoir à l'autre, du magasin de Brandus à celui de Choudens, « ruminant ses pensées amères, » inconscient du bruit et de la foule, d'un pas morne, avec des gestes accablés.

Tel était l'homme, tels sont, dans leur note dominante, ses curieux *Mémoires*. Je n'ai pas à apprécier le musicien, je ne m'occupe que de l'écrivain. Que l'artiste ait souffert pour n'avoir qu'incomplètement réalisé un idéal trop élevé, je le crois; que l'homme ait eu à se plaindre de l'envie, « de l'imbécillité et de l'improbabilité des hommes, » même de « leur atroce férocité, » concédons-le; mais il est certain que nous nous trouvons en présence d'un tempérament particulièrement mélancolique, d'une nature nerveuse que tout devait surexciter, d'un



PROCÈS DE LA HAUTE COUR. — Signification à l'accusé du résultat du verdict du haut jury.

A. PAUDELIN

D. KALNY

cœur fait pour saigner et se lacérer lui-même. Le désespoir était l'état normal de Berlioz.

Rien n'apaiserait ces âmes incandescentes; nul succès n'assouvirait de pareils orgueils. Tout blessait le pauvre grand artiste, tout l'irritait. A chaque instant, pour une note fautive, il criait au bourreau, à l'assassin! La moindre critique le jetait hors des gonds; quelqu'un l'accusait de « n'avoir pas compris Shakespeare. » — « Crapaud gonflé de sottise! s'écria-t-il, quand tu me prouveras cela... » et il termine ses premiers Mémoires par cette apostrophe: « Quant à vous, maniaques, dogues et taureaux stupides, serpents et insectes de toute espèce, je vous méprise, et j'espère bien de ne pas mourir sans vous avoir oubliés. »

Qu'un homme aussi sensible à toutes les piqûres de la vie ait eu une certaine gaieté, de l'humour, un côté tendre et doux et une jeunesse de sentiments qui l'a accompagné jusqu'au tombeau, c'est encore merveille. Rien de touchant comme ce pèlerinage fait par un homme de soixante et un ans, au coin de paysage qui avait été témoin de son premier et chaste amour. Cette âme exaltée trouve alors des expressions sublimes: « Mes pieds se posent à la place même où se posèrent ses pieds; j'en suis bien sûr cette fois, j'occupe dans l'atmosphère l'espace que sa forme charmante occupa! » Tout ce *post-scriptum* des Mémoires est navrant et délicieux à la fois. La profondeur du double sentiment qui ne cessa d'armer Berlioz, l'amour et la musique, ces « deux ailes de l'âme » qu'il ne voulut jamais séparer, fera vivre son œuvre d'artiste et son œuvre d'écrivain.

« Il faut me consoler, dit-il en terminant, d'avoir été connu d'elle trop tard, comme je me console de n'avoir pas connu Virgile, que j'eusse tant aimé, ou Gluck, ou Beethoven... ou Shakespeare... qui m'eût aimé peut-être (il est vrai que je ne m'en console pas). » Cette dernière désespérance paraîtra ridicule à quelques esprits pratiques. Pour moi, elle est attendrissante. Shakespeare! ah! quel bel exemple de génie tranquille et de sereine possession de soi-même il eût donné à son fanatique admirateur!

PHILIPPE DAURIAC.

LE BARBIER DE TARASCON

(Suite)

VIII

Quelques jours après, une caravane de baigneurs chemina dans une de ces ravines profondes qu'on voit entre les interstices de la longue suite de montagnes qui fuient vers le port de Paillères.

C'était une partie de plaisir arrangée en vue du mariage de M^{lle} de Létang et de don Diego Fernandez, à la veille d'être terminé.

Tous les accords étaient faits; l'état de fortune du futur satisfaisant; les renseignements fournis par le colonel espagnol admirables; sa dernière lettre annonçait même son arrivée prochaine; il voulait assister à la noce de son ami.

En attendant ce jour, la famille allait visiter Puycerda, future résidence des époux.

Jamais excursion commença plus joyeusement; c'était tout à fait intime; un guide et un domestique, porteur de vins et de provisions pour faire le premier repas sur l'herbe, étaient les seuls étrangers mêlés à cette fête patriarcale.

On allait un peu à la débandade, selon les accidents de la route; marchant en peloton serré quand elle était escarpée, et s'éparpillant dans la vallée verdoyante à mesure qu'elle allait s'élargissant.

Claire, montée, comme chacun sait, sur un petit cheval du pays, papillonnait des uns aux autres, et Fernandez, dont la mine pâle et les grands yeux tristes semblaient transfigurés, la suivait comme son ombre.

Une émotion croissante faisait battre son cœur, car la jeune fille s'était engagée à lui accorder ce jour-là le premier baiser de fiançailles.

Maintenant qu'il était sûr de posséder pour toujours cette créature adorée, l'amour l'entraînait, et

il lui fallait, sans plus de retard, par une exigence commune aux amants, cette preuve sacrée d'effusion volontaire.

— Je ne vous croirai mienne qu'après vous avoir embrassée; et je me sens mourir dans une telle attente, disait le jeune homme avec une exaltation fiévreuse.

Claire souriait toute rougissante, et son beau regard bleu, chargé de tendresse, achevait de donner le vertige à Fernandez.

— Ne serait-on pas d'avis de mettre quelque chose sous la dent? dit enfin le baron, quand ils eurent atteint un de ces plis boisés que forme la montagne d'Arlus.

Il y eut chorus d'adhésions, et la collation champêtre fut vite dressée à l'abri de quelques grands chênes.

On savoura longuement les succulentes choses choisies par le gourmet vétérinaire, qui n'eut souci, après cela, que de s'abandonner à une douce sieste.

Le petit Paul en fit autant, en se servant pour oreiller des genoux de sa mère, et les deux promis, comme d'un accord tacite, se mirent à butiner des fleurs.

La veille d'un mariage a des privilèges devant lesquels fléchissent les rigoureuses convenances. M^{me} de Létang, quoique austère de principes, crut pouvoir octroyer ce premier tête-à-tête, sous la sauvegarde de l'élévation de caractère qu'elle connaissait à sa fille.

Il était environ midi, l'atmosphère était embrasée, les petits champs de sarrasin soulevaient leur blanche récolte aux rayons du soleil, sur les roches lézardées piétinaient quelques chèvres, de gigantesques rhododendrons, mêlés à des pousses de chêne, aspiraient la chaleur, de toutes parts s'entendaient ce pétilllement sourd et mystérieux qui est la vie de la nature.

Les deux fiancés, tout entiers au charme de l'heure présente, marchaient avec lenteur, écoutant en eux-mêmes une musique plus douce que celle de toutes ces choses.

Contre son habitude, Claire semblait vouée au silence et son compagnon n'avait pas la force d'interrompre ce mutisme éloquent qu'une attraction secrète établit entre deux cœurs qui se sont compris.

Il étaient arrivés ainsi au bord d'un de ces plateaux qui s'échelonnent inégalement jusqu'au sommet du mont.

Il y avait en cet endroit un espace plan rempli de chaume, où un troupeau errait et broutait çà et là.

Du milieu de ces herbages pâles, s'élevaient quelques vieux noyers dont les branches frondeuses produisaient un peu d'ombrage.

Claire déclara qu'elle était lasse, et s'assit au pied d'un de ces arbres.

Elle était si charmante avec sa taille fine et ployée emprisonnée dans sa robe de drap brun, ses beaux cheveux couleur de gerbe, et ses yeux d'azur où se disaient de si tendres pensées, que Fernandez, qui s'était agenouillé à ses pieds, en éprouvait je ne sais quelle angoisse; il prit dans les siennes les mains de la jeune fille, et les pressant contre sa poitrine:

— Est-il vrai que vous puissiez m'aimer? demanda-t-il.

— C'est à vous, monsieur le ténébreux, que je devrais adresser cette question, répondit-elle avec l'accent d'une bouderie mutine; puis voyant encore un nuage sur le front de son fiancé:

— Oh! mon cher Diégo, dit-elle avec l'ardeur de son méridionalisme, ne savez-vous pas je vous aime? N'auriez-vous pas deviné avant que nous eussions échangé une seule parole, que mon âme était tout à vous? N'est-ce pas avec bonheur que je vous accepte pour seigneur et maître? qu'elle est la femme qui ne serait fière de posséder le cœur d'un homme tel que vous? Oh! oui, Fernandez, je vous aime, et c'est bien pour toujours...

En présence de cet élan abandonné, le commandant eut un de ces transports que fait éclater l'amour véritable.

— Et si j'étais indigne de vous? s'écria-t-il. Si je vous avais trompés tous? Si dans un moment d'égarement la fatalité avait fait de moi un être maudit?...

L'accent profond de ces paroles fit battre vivement le cœur de Claire; des yeux mélancoliques du pervers semblait jaillir un feu sombre; un prestigieux mélange de passion, d'ombre et de rayonnement se répandit tour à tour sur ses traits, tandis qu'il parlait à la jeune fille dans cette attitude de suppliant.

Elle resta quelques instants muette, en proie à des troubles que sa jeune âme cherchait en vain à maîtriser; mais elle aimait!... Et quelle est la femme qui peut croire à la dégradation de l'homme qu'elle a choisi, surtout quand il s'accuse lui-même? Aussi pour toute réponse:

— Taisez-vous, lui dit-elle, vous blasphémez! puis, avec un divin sourire, elle ajouta:

— J'ai deviné, c'est une épreuve. Eh bien, sachez-le, Diégo, si vous disiez vrai, je vous aimerais plus encore; je vous porterais un attachement plus profond, puisque j'aurais à vous consoler! Ainsi, ne m'avouez rien; je ne veux rien apprendre à présent. Si vous êtes malheureux, je pleurerai avec vous! Si vous avez quelque secret, nous le porterons ensemble, quand vous me jugerez digne de cette marque de confiance... M'as-tu crûe lâche, ajouta-t-elle, parce que je suis enfant? Va, ta tristesse partagée me sera plus douce que toutes les joies du monde!... Pourvu que tu continues à m'aimer, je t'abandonne ma destinée en aveugle; et quant à mon amour, aucune puissance humaine n'est capable de le briser!...

En disant ces mots, le beau visage de la jeune fille, son regard limpide, avaient ce caractère de résolution qu'acquiert la physionomie des femmes comme des hommes dont l'âme et le corps sont également vigoureux.

Candide et pure, l'énergie morale et physique dont elle était douée, renfermée dans le cercle étroit de la famille, s'était transformée en exaltation romanesque: le besoin impérieux qui entraîne la femme à exercer sa sensibilité avait trouvé un aliment dans sa passion pour cet homme plein de séductions; l'attrait se compliqua encore de cette espèce de mystère qu'il disait planer sur sa vie, et l'enfant attribua à quelque infortune héroïque, à quelque sublime folie, l'étrange retour sur lui-même que faisait son fiancé.

Lui, la tête dans ses mains, il versait de vraies, de douces larmes...

Claire, le voyant pleurer, jeta ses deux bras autour de son cou, et la faible chuchotement de leurs paroles s'éteignit dans un baiser...

— O Claire! ô ma fiancée! disait quelques instants après Fernandez, encore sous l'impression de cette délicieuse extase, tu es plus qu'une femme, tu es l'ange de rédemption!...

Et il marchait radieux, la main dans la main de la jeune fille, en allant rejoindre ses parents; et il courait joyeux dans le chaume, levant vers le ciel sa tête altière, comme s'il se fût senti pardonné...

Quant soudain son pied se heurta contre un pâtre nonchalamment couché dans le sillon.

GERMAINE BOUÉ.

(La suite au prochain numéro.)

DISTRIBUTION DES RÉCOMPENSES

AUX TROUPES ARGENTINES

Le 31 décembre au soir avait lieu, dans l'une des capitales de l'Amérique du Sud, une fête toute nationale, qui nous rappelle les fêtes dont nous avons été témoins lors de la rentrée des troupes de Crimée et d'Italie à Paris. Effectivement, il s'agissait aussi là-bas de troupes qui venaient recevoir les honneurs du triomphe après la victoire.

La ville, le 31 décembre dans la soirée, ouvrait ses portes aux soldats de la république Argentine qui avaient fait partie de l'expédition du Paraguay.

Les maisons étaient illuminées et pavoisées. De tous les côtés éclataient les applaudissements et les cris de joie.

De loin en loin, des arcs de triomphe avaient été dressés pour célébrer le retour des soldats dans leur patrie.

Mais la fête, la grande fête, n'eut lieu réellement que le 9 janvier. Ce jour-là, le président Sarmiento, accompagné des plus hauts fonctionnaires du pays, devait distribuer des médailles aux troupes belligérantes.

Une estrade fut construite sur la place du Parque, et sur cette estrade prirent place le président de la République Argentine et les représentants de différentes villes.

Elle était ornée des pavillons de l'Uruguay, de l'Argentine et du Brésil.

Après le cérémonial en usage en pareille circonstance, c'est-à-dire après les discours, le président distribua les médailles aux soldats et aux officiers.

Ensuite eut lieu le défilé des troupes.

La foule, une foule immense, acclamait les noms désignés pour les récompenses.

Disons en passant que Buenos-Ayres est non seulement la ville la plus peuplée, la plus riche, la plus commerçante de l'Amérique du Sud, mais encore un des principaux foyers d'instruction et de civilisation dans le Nouveau-Monde.

La ville est de forme carrée, et ses rues, se coupant à angle droit, sont pavées, tirées au cordeau et bordées de longs trottoirs. La plupart des maisons sont surmontées de toits en terrasse, où l'on recueille l'eau pluviale destinée aux usages domestiques.

Les Buenos-Ayriens, dit un historien, sont braves, humains, intelligents, doués de beaucoup de franchise, de laisser-aller et d'obligeance...

Tel est le caractère de ce peuple qui vient, dans une réunion toute patriotique, de célébrer la plus enivrante des fêtes, celle de la victoire.

C. É.

LE POSTE DE N. DIAGUE

AU SÉNÉGAL

Sur les pelouses du bois de Boulogne, au milieu des sapins et des mélèzes, lutinant de votre bottine vernie les plantes et les arbustes des verts massifs, au pied des fortifications de Paris avec leur haute muraille, leur large fossé et leur glacis verdoyant déjà, vous vous feriez difficilement une idée de ce qu'est réellement le poste de N'Diague de la province de Cayor, au Sénégal. Et cependant nous avons ici des fossés et des fortifications, des arbres et des oiseaux. Seulement, nos palais sont des cabanes, nos hôtels sont des huttes, nos maisons des tentes. Notre fossé a 426 mètres au lieu de former une enceinte de vingt lieues; nos remparts sont des palissades faites de pieux; nos arbres, en revanche, sont des boababs à côté desquels vos conifères sont des nains, et nous remplaçons les pierrots indisciplinés par les marabouts, braves et gros oiseaux qui n'aspirent qu'à la domesticité.

Le poste de N'Diague, qui emprunte son nom au village voisin, est situé au milieu d'une plaine aride. Adieu le tour du lac!

Établi au centre de notre province de Cayor, au sud et à trois journées de marche de Saint-Louis du Sénégal, ce poste a, au point de vue stratégique, une importance capitale. Il est destiné à protéger et à maintenir les populations indigènes, exposées aux attaques des bandes rebelles de Lat-Dior, qui, il y a quelques mois à peine, tenaient encore la campagne à deux et trois kilomètres.

C'est pour ravitailler le poste de N'Diague, qu'il y eut le 13, 16 et 17 septembre dernier, le glorieux combat de Longa, dont le *Monde illustré* a reproduit le principal épisode dans son numéro du 13 novembre.

Ce point stratégique est gardé par une garnison de cent hommes sous les ordres du lieutenant d'artillerie, M. Michot, et par deux pièces de canon.

Depuis un an que le télégraphe a été coupé, le transport des dépêches est fait par des cavaliers maures tout dévoués, qui, intelligents et rusés, savent au besoin, sans se laisser prendre, traverser les lignes ennemies.

Malgré l'aridité du pays, la privation des prome-

nades au bois et de la vue des eaux profondes, malgré l'exiguïté de cette existence monotone, on ne s'ennuie pas trop à N'Diague. On sait que là on sert la patrie, et la satisfaction du devoir accompli tient lieu de distractions.

PAUL HASTIER.

COURRIER DU PALAIS

Sept jours d'audience entre deux trains express, voilà ce qu'il y a de plus net, de plus clair dans mes souvenirs du procès de Tours. Les murmures sourds, les colères contenues ou violentes, les plaidoiries brûlantes, les réquisitoires à puissance méditée, la défense trop endormie ou éclatante, exaltée comme un défi; les interruptions agressives, les apaisements du président, les exclamations sympathiques de la tribune des dames, les applaudissements, les protestations, les sifflets des locomotives, le ferraillement du wagon, le grondement des roues, l'odeur de la bouille, voilà mes impressions à l'état de souvenir. C'est vous dire que je ne sais ni par où commencer ni comment finir.

Je vous le disais bien qu'il serait trop tard quand j'arriverais avec mon récit d'un autre temps, et que vous me prendriez pour Épiménide réveillé une seconde fois! Aussi je me garderai bien de raconter ce que tous les lecteurs du *Monde illustré* auront déjà lu autre part, chacun dans le journal de son choix, et cela depuis sept grands jours.

Pendant trois jours, les débats, c'est-à-dire l'interrogatoire de l'accusé, puis les témoignages. Le prince Pierre Bonaparte a l'élocution difficile, la parole sourde, peut-être à cause de son accent italien très prononcé; il était fort pâle le premier jour; mais, dans les dernières audiences, son teint a repris une certaine animation. Dès le premier moment, il eût été puéril de soutenir qu'il n'est ni violent ni emporté, et c'était là un des grands côtés de la question à résoudre dans cette scène d'Auteuil, dont les acteurs sont réduits à un témoin qui affirme et à un accusé qui nie.

Il y a un incident de ces débats qui restera à titre d'exemple, et qui est destiné à être souvent cité quand il s'agira d'apprécier la valeur du témoignage en général. Il s'agissait, comme vous pouvez vous le rappeler, de constater si M. Uric de Fonvielle avait dit certaines paroles et s'il n'avait pas prononcé certaines autres. Seize témoins sont appelés et invités à reproduire ce qu'ils ont entendu; eh bien, il ne s'en trouva pas trois pour répéter l'interruption de la même manière. Il y a mieux, c'est que, le lendemain, chaque personne de l'auditoire avait sa version particulière. Il y aurait à faire un curieux travail auquel je n'aurai jamais le temps de me livrer: il s'agirait de comparer les récits des cinquante journalistes, et de savoir comment chacun d'eux avait entendu cette phrase. — C'est ce qui faisait dire à M^e Laurier: J'aime mieux mes témoins muets: le gant intact, le chapeau dans la main de Victor Noir mourant, le trajet de la balle dans le paletot d'Uric de Fonvielle!

La question des antécédents devait soulever des tempêtes, et vous savez s'il en a été ainsi! Ce qui rendait la situation plus difficile encore, c'était l'attitude du ministère public, admettant l'excuse tirée de la provocation; danger pour la partie civile, danger pour la défense; chacune des deux se trouvait ainsi avoir dans M. le procureur général un allié et un adversaire dont la neutralité lui aurait mieux convenu.

Vous savez que l'acquiescement a été prononcé; vous savez que le prince Pierre Bonaparte a été condamné à 25,000 francs de dommages-intérêts envers le père et la mère de la victime, M. Louis Noir n'ayant demandé que les dépens pour tous dommages-intérêts.

Peut-être me trouvez-vous un peu sobre d'explications. Ce n'est pas là un procès politique; certainement non; mais cependant on peut se brûler les doigts sans toucher les charbons. Aussi je reviens à mon coup d'œil rétrospectif sur les procès de la semaine dernière:

Mais quelle fatalité poursuit donc les ascenseurs

mécaniques ou hydrauliques? Je ne sais plus lequel des deux, après avoir offert son spécimen aux visiteurs de l'Exposition universelle de 1867, donna lieu à un procès entre l'inventeur et le duc de Brunswick; — en voici encore un, — hydraulique celui-ci, et, après tout, peut-être est-ce le même, — en voici encore un qui est la cause d'un différend devant le juge des référés.

On arrive au bas d'un escalier, on est fatigué, on s'assied dans un bon fauteuil, l'on est transporté à l'étage de son choix, d'une façon si douce, si molleuse, qu'on est toujours tenté de s'endormir pendant l'ascension. C'est charmant! mais il y a un malheur, c'est que les habitants des mansardes, ou les gens qui vont leur rendre visite, qui auraient beaucoup plus besoin que d'autres de ce secours, sont précisément ceux qui sont le moins à même de se le procurer! M. Garen en a fait installer un dans son *sylex d'ide hôtel*, par les soins de M. Laudet, ingénieur civil. A ce principal, on avait joint l'accessoire d'un *monte-plats*; le tout fonctionnait admirablement au point de vue du mouvement; mais il paraît qu'il n'en est pas de même à l'égard du silence; si les diners arrivent chauds et intacts, si les membres fatigués se reposent avec délices, il n'en est pas de même des oreilles; c'est un cliquetis de ferraille, un bruit de rouages à vous fendre le tympan. M. Garen a demandé des réparations, et il prétend que depuis que M. Laudet les a faites, la machine ne crie plus du tout, par l'excellente raison qu'elle ne marche plus. Le juge des référés a nommé un expert, car les parties sont loin d'être d'accord sur les faits.

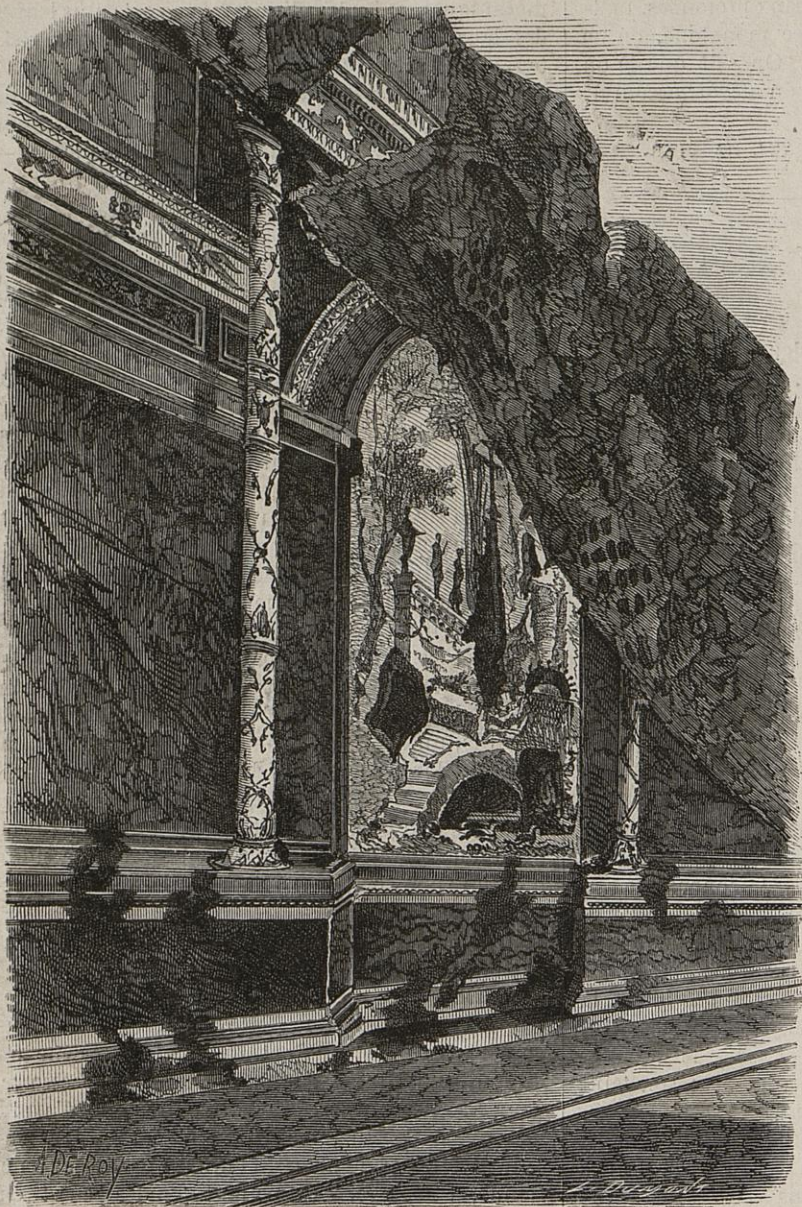
Il y a toujours des désaccords qui m'étonnent dans les procès. Comprenez-vous, par exemple, que l'un dise: Cette machine fait un bruit diabolique, et que l'autre réponde: Cette machine ne fait aucun bruit extraordinaire! Enfin, du vacarme est du vacarme; il me semble qu'il n'est nécessaire, pour résoudre une pareille difficulté, que d'avoir, non pas de l'oreille, mais des oreilles! — L'ascenseur ne fonctionne plus, dit l'un. — L'ascenseur fonctionne, dit l'autre. — Il ne faut que des yeux! On peut donc dire aussi des plaideurs qu'ils ont des yeux et ne voient pas, qu'ils ont des oreilles, et n'entendent point!

Les Parisiens qui ont quelques années de plus que la trentaine peuvent se rappeler la terrible lutte engagée autrefois entre deux fabricants de serrures de sûreté, M. Huret et M. Fichet, qui, tous les jours, pendant plusieurs années, se portaient des défis dans les journaux, qui semblaient employer tout leur temps à chercher, chacun de son côté, des combinaisons pour rendre ces propres serrures *incrochetables*, et des moyens pour crocheter les serrures de l'autre; de sorte qu'on ne comprenait pas à quel moment ils pouvaient fabriquer et vendre leurs produits. C'étaient des paris perpétuels, des sommes fabuleuses engagées; c'était à qui ouvrirait et à qui n'ouvrirait pas. Je ne sais pas encore si l'art de la serrurerie y a gagné quelque chose; mais MM. Huret et Fichet y ont gagné d'être célèbres, puisque personne n'a encore oublié leurs noms. Voici aujourd'hui un fabricant américain et un fabricant anglais qui se jettent leurs coffres-forts à la tête. Quel est celui des deux qui a inventé la caisse la plus solide? quel est celui des deux que les caissiers vont admirer le plus et que les voleurs vont estimer le moins? Telle est la question qu'ils donnent à résoudre à un tribunal arbitral: deux ingénieurs américains désignés par l'inventeur américain, deux ingénieurs anglais désignés par l'inventeur anglais, et un ingénieur français nommé par ces quatre arbitres pour les départager. Les deux rivaux ont déposé chacun 15,000 fr. en main tierce, et le total de 30,000 fr. sera remis au vainqueur.

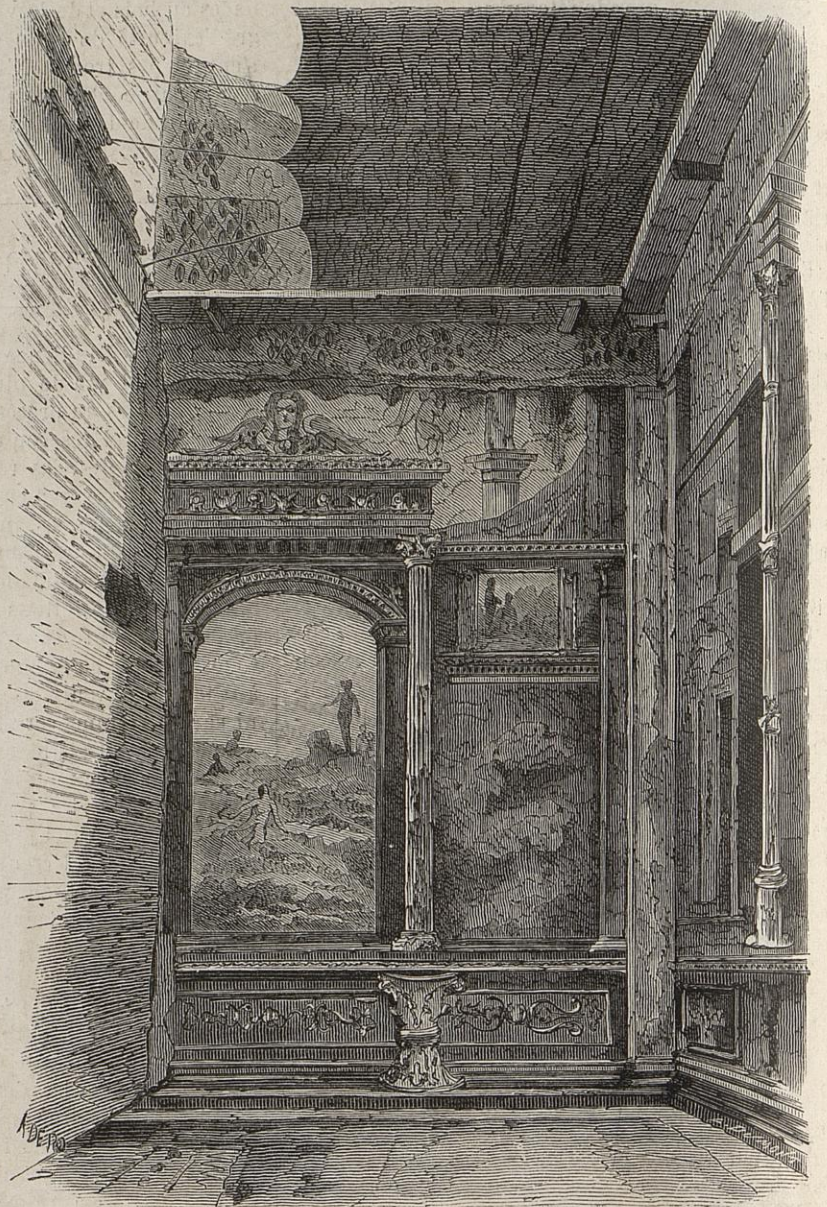
Les expériences ont été faites, en grande partie du moins, sur les coffres-forts présentés par les deux industriels.

Moi, j'aurais voulu que ces expériences fussent faites par des voleurs; elles auraient offert toutes garanties de capacité!

Quoi qu'il en soit, les deux arbitres américains donnèrent leur voix à leur compatriote; mais les deux arbitres anglais ne donnèrent... que leur démission. On ne sait pas quelle fut la conclusion du cinquième arbitre français, qui n'avait plus per



Paroi du fond du tablinum.



Muraille du triclinium. (Côté droit.)

sonne à départager. Le fabricant anglais ne voulut pas accepter le résultat d'une expertise faite dans ces conditions et il fut assigné alors devant la première chambre du tribunal civil de la Seine par son concurrent, qui demandait avec instance que les 30,000 fr. lui fussent délivrés.

Le tribunal n'a pas considéré comme suffisamment sérieuse et concluante une expertise dans la-

quelle la moitié des juges s'étaient récusés et avaient refusé de signer, même le procès-verbal des constatations; il a ordonné que les sommes déposées par les deux rivaux leur seraient rendues sous déduction des frais d'arbitrage.

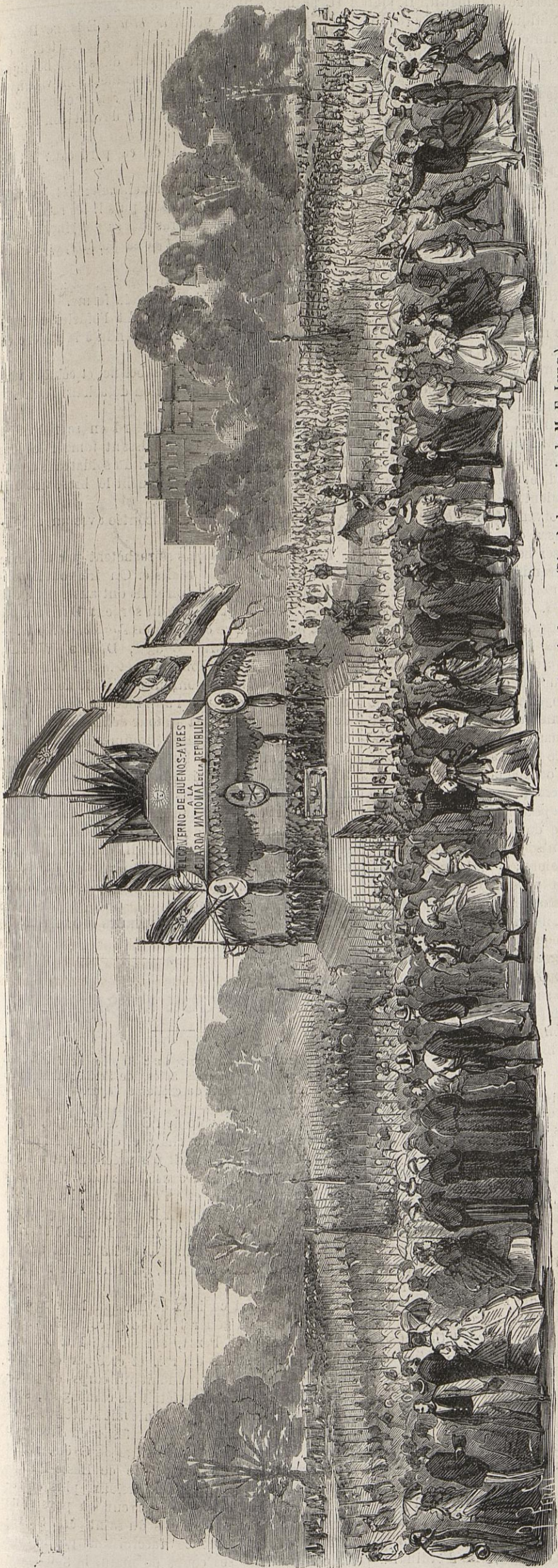
Je ne vous parle plus depuis longtemps des nombreux *pick-pockets* qui viennent se faire prendre la main dans les poches françaises, ce sont toujours

de beaux jeunes gens fort bien mis et de jolies jeunes femmes on ne peut plus distinguées. On sait maintenant que tout voleur anglais est tenu de faire sa promenade sur le continent, et qu'il part ayant en poche la collection complète des photographies de nos principaux agents de la police de sûreté. Ce sont toujours aussi les mêmes moyens de défense: ils sont venus en France pour se promener, ils



Le triclinium.

ROME. — Maison romaine du dernier siècle de la république, découverte au pied du mont Palatin et achetée par l'Empereur Napoléon III. — (2^e planche.)



PARAGUAY. — Rentrée des troupes après l'expédition contre le Brésil. — Distribution des récompenses par le président. — (D'après le croquis de M. F. Lung.)



SENÉGAL. — Possessions françaises. — Poste de N'Diague, province de Cayor. — Vue prise du bastion n° 7. — (Croquis du lieutenant Michot, commandant le poste.)

étaient arrivés le matin même, ils ne savent pas un mot de français et ils ont complètement oublié dans quel hôtel ils sont descendus!

Mais aussi c'est toujours le même résultat, une condamnation sévère... moins sévère pourtant que celle qui leur est réservée par une nouvelle législation anglaise. M. l'avocat impérial Aulois, dans son dernier réquisitoire, nous apprenait qu'aux termes de cette disposition nouvelle, tout voleur à la tire déjà condamné, s'il est rencontré dans une foule, sera soumis à la peine du fouet, et s'il est surpris en flagrant délit de vol, sera déporté.

On commence à comprendre leur fièvre d'émigration.

PETIT-JEAN.



COMÉDIE-FRANÇAISE : *Dalila*, drame en cinq actes et six tableaux, par M. Octave Feuillet. — VARIÉTÉS : Reprise des *Saltimbanques*. — AMBIGU : *Grandeur et décaïence de Joseph Prudhomme*; représentations de M. Henri Monnier. — CHATELET : *Les Cosaques*. — Auguste Lireux.

Le succès de *Dalila* était prévu. C'est une des meilleures pièces de M. Octave Feuillet. Les caractères en sont bien indiqués, bien suivis, avec leur pointe d'originalité particulière. Cela est situé entre les romans italiens de George Sand et les proverbes parisiens d'Alfred de Musset, comme qui dirait entre *La dernière Aldini* et *Bettine*. La thèse en est discutabile; je l'ai discutée à son heure et à cette place, lors de la première apparition de *Dalila* au Vaudeville. Je ne dirai pas combien de temps il y a de cela; cela nous vieillirait trop les uns et les autres, — auteur, critique, lecteurs. Quelques parties ont paru surannées; qu'est-ce qui ne paraîtrait pas suranné au bout de... tant d'années? La seconde distribution, si elle n'a pas donné à la pièce une fraîcheur nouvelle, lui a communiqué du moins un attrait de haut goût. Je m'en voudrais, après une première audition, d'établir une comparaison entre M^{lle} Favart et M^{me} Fargueil dans le rôle de la princesse Falconieri. Pourtant, cette hésitation de ma part est déjà une nuance dont les esprits subtils tireront une conclusion que je leur abandonne. Entre comédiennes de cette valeur, on peut hésiter, en les applaudissant toutes les deux. Je me souviens d'avoir jadis rompu mes gants en l'honneur de M^{lle} Fargueil; mes gants sont restés intacts lundi dernier, malgré mon enthousiasme réel. Il faut croire que les procédés de fabrication sont devenus supérieurs.

Parlez-moi de M. Bressant : il a séduit tout le monde dans le personnage du chevalier Carnioli. Qu'on cesse de citer Molé, Fleury, Armand, Menjaud, — M. Bressant les résume tous, j'en répons. Quant à M. Lafontaine, il est trop jeune encore pour jouer les vieillards, qu'ils s'appellent Louis XI dans *Gringoire*, ou Sertorius dans *Dalila*. — M. Frédéric Febvre a fait preuve de beaucoup d'énergie, comme on s'y attendait, dans le rôle d'André Roswein.

Les Variétés ont repris l'épopée immortelle des *Saltimbanques*. Là, rien de suranné, par exemple; l'ongle du temps s'est usé et s'usera encore longtemps contre ce granit. L'interprétation seule a montré des défaillances; il y a des lazzi perdus, des calembourgs atténués, des jeux de scène remplacés par d'autres. Les deux auteurs, Dumersan et Varin, ne sont plus là pour surveiller leur texte. — Je les ai connus tous les deux : Varin, grand, sombre et moustachu comme un grenadier de Bellangé. Je le vois encore, remontant chaque soir la rue Notre-Dame-de-Lorette au bras de Michel Delaporte. — Dumersan (ou du Mersan, au choix, comme d'Ennery ou Dennery) était plus frétilant; on devinait mieux en lui la veine comique. Pourtant c'était un homme sérieux, comme on dit, un conservateur du cabinet des médailles de la bibliothèque Richelieu, s'il vous plaît. Sa vie était divisée en deux parts :

chose touchante et grotesque, le matin, il était tout entier à la numismatique; le soir, il crayonnait d'une main insouciant ces chefs-d'œuvre qui s'appellent *les Cuisinières*, *la Canaille*, *les Saltimbanques*.

Voici une de ses lettres à la date de janvier 1843. Un de ses amis l'avait félicité de sa nomination à la place de conservateur-adjoint, en lui disant que ce titre menait à l'Institut. « Vous ne savez donc pas que je ne suis point un savant, — répondit Dumersan, — c'est-à-dire que je ne fais pas métier de l'être? Mes occupations dramatiques seront toujours un obstacle à ma réputation scientifique; je n'ai pas le temps de vivre dans les coteries académiques, et de m'y faire assez d'amis ou assez d'ennemis pour être jugé capable d'y tenir une place agréable aux uns ou nuisible aux autres. . . . Ne croyez pourtant pas que je sois insensible aux plaisirs de ce monde, ni que ma santé soit tout à fait débile et quinteuse. Ces derniers mots de votre lettre ont fort scandalisé ma femme, qui est jeune. Je suis délicat pour les plaisirs, ardent pour le travail. Mais le travail d'imagination, en allumant le sang, fatigue le corps, surtout quand il faut se forcer d'imaginer. Je suis dans un nid où les petits demandent la pâture; j'ai passé ma vie à apporter la pâture dans mon nid, et même dans ceux qui, sans mon bon cœur, auraient pu m'être étrangers. *Sic volvere fata*. . . . Ma soixante-troisième année a sonné avant-hier. J'ai assez connu le monde pour l'estimer peu et le mépriser beaucoup. »

Tous les mêmes, ces grands amuseurs! Celui-ci avait la tête pleine de nobles projets; il aspirait après la littérature élevée. « Vous n'imaginez pas combien de plans et d'ébauches contiennent mes cartons-catacombes. Mais j'ai toujours escompté ma vie! Est-ce que vous croyez que j'aurai jamais le temps de finir ma traduction en vers de Juvénal; celle de Lucrèce, que Pongerville a sabrée; que je pourrai achever deux comédies en cinq actes et en vers, que j'ai refaites chacune trois fois; que je pourrai mettre la dernière main à cette *Numismatique homérique* dont je m'occupe de temps en temps depuis dix ans; que je mènerai jusqu'au bout mon *Histoire du théâtre en France pendant la Révolution*, pour laquelle j'ai aussi nombre de matériaux et les titres de près de huit cents pièces révolutionnaires, etc., etc.? Non, monsieur; il faut pour la niche faire du vaudeville et puis les notices pour les *Chants et chansons populaires de la France*, publiées par Delloye, parce que cela rapporte au bout du mois. »

Laissons Dumersan regretter ses traductions et ses comédies ambitieuses. C'est une chose étrange, chez tous les hommes de sa génération, que cette manie des comédies en cinq actes et en vers. Comme poète, je crois qu'il a donné sa véritable mesure dans ces quatre vers sublimes des *Saltimbanques*, perdus dans un *ensemble* :

Un père est un ami
Donné par la nature;
Quel favorable augure
Quand ce père est bien mis!

Dumersan a laissé un petit-fils digne de lui en la personne de M. Émile Durandau, à qui l'on doit *le Baptême du petit ébéniste*, *le Caroge* et *la Chope*, trois récits qui suffiraient à faire la réputation de trois écrivains.

Que dire alors d'Henri Monnier? C'est l'heure où les éloges deviennent superflus, où les hyperboles insuffisantes tombent des bras chargés de roses. Henri Monnier, cette trinité prodigieuse! ce dessinateur, ce comédien, ce littérateur! Ce même Henry Monnier a repris à l'Ambigu *Grandeur et décaïence de Joseph Prudhomme* et *le Roman chez la portière*. Ces deux pièces venaient après *Henri de Lorraine*; je laisse à juger si le public a été surpris et content.

Voilà *les Cosaques* revenus au Châtelet. Eux aussi ont un peu perdu de leur prestige. Erckmann et Chatrian nous ont familiarisé avec les brûleurs de chaumières et les mangeurs de chandelles. Il est prouvé aussi que, dans l'occupation de Paris, une certaine discipline régnait parmi ces hordes barbares (*Je revenais, prisonnier des tartares!*). M. Ferdinand Flocon, qui n'est pas suspect, a raconté dans un de

ses premiers livres une anecdote simple et touchante, qui rappelle le *Mouchir bleu* d'Etienne Béquet. C'est l'aventure d'un pauvre cosaque, au temps des alliés, qui vole un perdreau dans une boutique, pour secourir un jeune homme, son voisin de chambre, qui se meurt de pauvreté. Le cosaque est pris en flagrant délit et amené devant son officier, âgé de vingt-deux ans.

— Qu'avais-tu besoin de ce perdreau? lui demanda-t-il.

Le vieux cosaque leva machinalement les yeux vers la mansarde d'Auguste, puis il les rabassa en soupirant et croisa les bras sur sa poitrine.

Le lieutenant descendit de sa voiture, et, s'adressant encore au cosaque :

— Tu connais l'ordre du jour?

— Oui, répondit-il d'une voix ferme.

— Donne-moi ce pistolet, dit l'officier en indiquant celui qui se trouvait pendu à la gauche du cosaque.

— La pierre n'en est pas bonne, et celui-ci vaut mieux, répondit le cosaque en détachant l'autre.

— Es-tu prêt?

— Prêt! répondit le vieillard en se redressant de toute sa hauteur, et en laissant tomber les bras le long du corps, à la position du soldat sans armes.

Alors l'officier leva lentement le bras, visa à la poitrine et lâcha la détente.

Toute cette histoire est racontée avec une simplicité brève qui attendrit.

Les nouveaux *Cosaques* se rachètent par une mise en scène tout à fait réaliste. On ira voir le pèlemêle du Café de la Victoire. Ils ont aussi pour eux Paulin Ménier, qui a fait du sergent Dariveau un digne pendant à sa création de l'aimable *Chopart*. — Ordre du jour : MM. Gouget, Donato, William, Tousé, M^{me} Céline Montaland et Marie Vannoy.

Chacune de nos chroniques doit-elle donc se terminer maintenant par l'annonce de la mort d'un de nos confrères? C'est au tour de Lireux cette fois; de Lireux, qui fut un des hommes les plus gais et les plus remuants de Paris. Successivement directeur et feuilletoniste, il continua au théâtre la tradition d'Harel, et dans le feuilleton la tradition de Martainville. Fantastique et paradoxal, toujours spirituel, il défendit continuellement les lettres et les lettrés; à ce titre il vivra dans la mémoire de ses contemporains, et plus tard dans celle des bibliophiles, — quoiqu'il n'ait laissé qu'un volume : *l'Assemblée comique*.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE

THÉÂTRE DE L'OPÉRA-COMIQUE : Reprise de *Fra Diavolo* opéra comique en trois actes, de Scribe; musique de M. Auber. — Concert du capitaine Voyer.

Avant le *Fra Diavolo* de l'Opéra-Comique, il y a eu un *Fra Diavolo* de chair et d'os, parfaitement authentique, et qui n'était pas précisément un coquin. Il est vrai qu'il a causé beaucoup d'ennuis à nos armées d'Italie, et qu'un instant il a barré le chemin de Naples à Joseph Bonaparte; ce que, paraît-il, M. Scribe n'a pu lui pardonner. Et M. Scribe vous l'a si bien accommodé, et lui a fait une si belle réputation de brigand, qu'il ne s'en relèvera jamais.

Pourtant il est curieux de lire son histoire dans les *Mémoires* du général Hugo (père de M. Victor Hugo)... « Michel Pezza, surnommé *Fra Diavolo*, brigadier des armées du roi, et créé par ce prince duc de Cassano, commandait un corps de partisans, avec lequel il inquiétait les campagnes, surprenait les cantonnements, enlevait les convois, et empêchait l'opinion de se manifester en faveur de Joseph. Il avait, pendant le siège de Gaète, rendu d'importants services au prince de Hesse-Philippstadt, et chaque jour plus audacieux, plus entreprenant, il était devenu la terreur du pays situé entre le Volturne et les États du saint-père. Sa réputation et son influence s'accroissant par le succès continu de ses coups de main, le gouvernement sentit le besoin de s'occuper sérieusement de

ce partisan habile et redouté. » — On s'en occupa, en effet, c'est-à-dire qu'on le pendit !

Mais la légende si adroitement imaginée par Scribe est préférable à l'histoire ; elle est autrement amusante. Et, par une heureuse rencontre, la partition de M. Auber est une des plus réjouissantes qui soient. La mélodie y coule, non en torrents, le mot est trop ample, mais par filets limpides et sans cesse jaillissants. Ce ne sont que des ballades, sérénades, couplets de toutes les couleurs et de tous les modules. Et la veine sonore ne tarit pas.

Sganarelle trouvait que Lucinde était un beau nom à médicamenter ; M. Auber, lui, a été d'avis que Fra Diavolo était un beau nom à mettre en musique. Et de fait, sa partition lui est venue aux plus belles heures de l'inspiration. On la peut rapprocher de celle du *Domino noir*, à laquelle elle ne le cède guère en mérite, bien que le style en soit différent. Et en effet, la musique de *Fra Diavolo* se chante entre gens de condition médiocre et qui vivent dehors, tandis que celle du *Domino noir* se débite à couvert, dans des salons dorés, et devient le langage choisi de gens qui fréquentent la cour. Il y a là une nuance délicatement observée par le compositeur, et qu'il est bon de signaler.

Il n'y avait guère que deux ou trois ans de la dernière représentation de *Fra Diavolo* ; mais l'Opéra-Comique, en reprenant cette maîtresse pièce de son répertoire, a voulu lui donner tout l'attrait possible. Les rôles en ont été distribués à des interprètes nouveaux :

Aujourd'hui, Capoul fait Fra Diavolo ; — M^{lle} Priolat, Zerline ; — Potel, lord Kockbourg ; — M^{lle} Cico, Pamela ; — Leroy, Lorenzo ; — Bernard, Mathéo ; — Masson et Miral, les deux brigands.

Capoul a été inégal ; il avait perdu cette belle confiance que d'ordinaire il a en lui et qu'il communique au public. Aussi sa voix ne sortait pas à souhait, et il a eu quelques défaillances, notamment au second acte, en chantant la sérénade, dont on ne lui a pas laissé répéter le dernier couplet, ainsi qu'il est d'usage. Mais il a pris en partie sa revanche au grand air du troisième acte, dont il a détaillé la première partie avec beaucoup d'art. Il est d'ailleurs à noter que Capoul se tire mieux des rôles écrits exprès pour lui que de ceux du répertoire.

Le succès de la soirée a été pour M^{lle} Priolat, qui semble destinée à prendre pied à l'Opéra-Comique. Ce n'est point qu'il faille encore crier au miracle sur les mérites naissants de M^{lle} Priolat ; mais avec sa bonne voix ronde et sonore, la jeune cantatrice pourra aller loin, et d'autant plus qu'il y a en elle un réel instinct du chant. Le Conservatoire ne nous sert pas toujours aussi bien.

Potel force le rire par des lazzi de gros calibre ; mais il a plus de gaieté que d'originalité, et il ne fait point oublier Sainte-Foy, qui donnait tant de relief et de distinction au rôle de lord Kockbourg. (A propos, sait-on qu'en Angleterre cet Anglais si plaisamment ridicule devient un Français du nom de M. Duval ? C'est une riposte méritée.)

Les deux brigands Beppo et Giacomo ont beaucoup perdu à l'interprétation nouvelle ; ils n'ont ni l'allure ni le costume pittoresques qu'on pourrait souhaiter, et les vieux amateurs d'opéra-comique se sont pris à regretter Paliani et Davernoy, qui jouaient avec la science et la conscience de deux excellents régisseurs qu'ils sont.

M^{lle} Cico joue gentiment le personnage de l'Anglaise. Elle n'a point montré de mauvaise humeur à aborder un rôle coté second rôle. Pour l'en récompenser, M. Auber a écrit une page de musique exprès pour elle ; soit un petit motif à trois-huit, qui se trouve placé en tête du duo de la guitare, au premier acte.

Ce n'est point une grande merveille que ce bout de phrase. D'ailleurs il gêne quelque peu la mise en scène ; car penant que Pamela le débite, Fra Diavolo est obligé de se tenir respectueusement au fond du théâtre ; et l'on sait qu'il attend Pamela avec impatience pour lui faire sa déclaration. C'est donc moins l'oreille que la logique de la situation qui s'en trouve choquée.

On a aussi rétabli deux morceaux que l'habitude était de couper : l'air de Zerline au second acte : le public l'a redemandé, bien qu'il soit assez médiocre, et c'est M^{lle} Priolat à qui revient l'honneur de ce

bis ; enfin la romance de Lorenzo au troisième acte, laquelle est d'une heureuse venue, bien qu'elle retarde l'action au moment le plus palpitant.

Nous n'avons pas besoin de dire que la tarentelle qui se danse pendant la fête des Rameaux n'est pas indiquée dans la partition. Il est vrai qu'elle n'est point nouvelle, car voilà plus de dix ans qu'on l'a fort à propos empruntée aux *Chaperons blancs* pour l'intercaler dans *Fra Diavolo*. Mais elle est fort jolie, et colorée le plus vivement du monde. C'est de l'Auber du bon coin.

Bonne chance à *Fra Diavolo*, et qu'il arrête tous les passants du boulevard !

— Pour cette fois encore, nous n'avons point le courage d'entreprendre la liste des innombrables concerts qui, à l'heure qu'il est, retentissent aux quatre coins de Paris. Mais voici venir un pianiste trop original et trop remarqué déjà pour que nous ne nous empressions pas de le signaler. Il s'appelle M. Voyer, et il est capitaine d'état-major dans l'armée française. Je dis capitaine en activité. Aussi ne peut-on que savoir gré à ses supérieurs de lui avoir permis l'exhibition de son prodigieux talent. M. Voyer a donné un concert à la salle Érard, et, que vous dirai-je ? il a été applaudi par un public en grande partie composé de pianistes.

ALBERT DE LASALLE.

LE GRAND PONT SUR LA MANCHE

Les travaux du grand modèle de pont d'une seule portée de cent mètres, qui ont été retardés par les gelées et par une grave indisposition de M. Boutet, sont maintenant très-avancés.

Les deux culées, formées d'énormes blocs de granit, sont terminées ; la tresse et le tablier sont montés sur une longueur de quatre-vingts mètres (le terrain où le modèle est provisoirement installé, au dépôt des marbres, ne permettant pas de tendre toute la longueur des cent mètres). La tresse a été éprouvée jeudi dernier à différentes reprises, et a résisté, sans la plus légère altération, à un effort double de la charge d'épreuve imposée par les règlements des ponts et chaussées.

Enfin les longrines ou poutrelles sont prêtes à être montées ; la majeure partie des balustrades est également prête, et le modèle sera complètement terminé vers le 15 avril prochain.

Cette grande passerelle, dont la portée dépasse de plus d'un tiers les plus longues portées des ponts et passerelles de Paris, y compris celle des Buttes-Chaumont, prouvera péremptoirement la bonté du système Boutet, non-seulement pour la construction du grand pont sur le détroit, mais encore pour son application immédiate aux ponts et viaducs de toutes grandeurs dont les demandes continuent à être faites à l'inventeur. L'absence des piles à construire économisera par conséquent les sondages et autres travaux préparatoires sous-marins qui, dans la construction des ponts par les autres moyens, absorbent les trois quarts de la dépense.

Nous ne sommes donc pas étonné de l'accueil fait aux ponts Boutet, et nous sommes heureux de constater que le succès que nous lui avons prédit dès leur origine s'est si complètement réalisé.

M. le ministre des beaux-arts, en visitant jeudi dernier le dépôt des marbres, s'est longuement fait expliquer le système, pour lequel il a manifesté un très-vif intérêt.

CHAPEAUX ARTISTIQUES DE M^{me} CAMILLE

M^{me} Camille a horreur de la vulgarité. Ne lui demandez pas un chapeau comme il y en a tant, un chapeau comme tout le monde en porte, enfin un chapeau coulé dans le moule commun ; mais dites-lui : Faites-moi un chapeau qui me coiffe jeune, s'harmonise à mon teint, à mes traits, un chapeau qui me flatte et n'aïlle qu'à mon genre de beauté. Soyez sûre alors que vous serez servie à souhait.

Elle vous improvisera la plus coquette des coiffures, une coiffure qui vous rendra belle à ravir, pour peu que la nature vous ait favorisée.

Pour accomplir son œuvre, quel don a donc reçu la charmante artiste ? Tout simplement elle a le goût de son art. Elle fait passer son esprit à la dentelle et la fleur qu'elle emploie.

M^{me} Camille est encore trop jeune pour être arrivée à l'apogée de sa réputation ; mais patience ! Les vieilles renommées vont toujours en déclinant ; dans la mode, alors qu'on vieillit, il faut prendre sa retraite ; le goût s'émeuse, l'imagination est rétive. Il ne faut pas être prophète pour prédire que M^{me} Camille (rue Rougemont, près le faubourg Poissonnière) est appelée à jouir d'une grande renommée.

LIBRAIRIE DE E. LACHAUD, ÉDITEUR

4, place du Théâtre-Français, 4

L'ISTHME DE SUEZ

PAR PAUL BORDE

ingénieur,

membre du conseil général des Bouches-du-Rhône

Historique. — Largeur et profondeur du canal. — Vitesse des navires. — Port Saïd. — Ismaïlia. — Suez. — Situation financière. — La marine à vapeur. — La marine à voiles. — Les charbons. — Le rôle de l'Égypte. — Conséquences politiques. — La réforme judiciaire en Égypte.

Un beau volume in-8°, illustré de quatre grandes planches. — Prix franco : 3 francs.

L'ÉGYPTE

CINQ MINUTES D'ARRÊT !!!

PAR M. LAMBERT DE LA CROIX

Alexandrie. — Le Caire. — Sur le Nil. — Le temple de Denderah. — Kanack. — La Vallée des Tombeaux. — Thèbes. — Assouan. — Les Pyramides. — Le Canal de Suez, etc.

Un volume in-18. — Prix : 2 fr.

Vient de paraître : brochure traitant de la chemiserie en général et des derniers progrès apportés à cette industrie. Ouvrage intéressant chacun à quelque condition qu'il appartienne. Pour recevoir la brochure franco, il suffit d'en faire la demande par lettre affranchie à la *Chemiserie spéciale*, 102, boulevard Sébastopol, à Paris.

4 francs par an

LE MONITEUR DES TIRAGES FINANCIERS

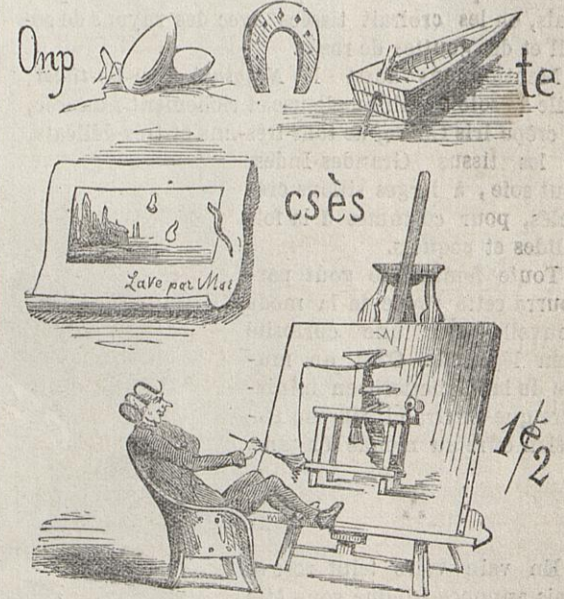
publie les listes officielles de tous les tirages d'actions et d'obligations françaises et étrangères, ainsi que la liste de toutes les obligations sorties à des tirages antérieurs. Il publie, en outre, tous les renseignements financiers, et une appréciation raisonnée de toutes les valeurs.

Tout nouvel abonné reçoit en prime le calendrier des actionnaires pour 1870 et le Manuel des emprunts d'État.

ENVOYER QUATRE FRANCS en mandat ou timbres-poste à M. P. MASSY, gérant, 104, rue Richelieu, Paris.

Le Crédit Lyonnais publie chaque semaine une Circulaire financière contenant tous les renseignements qui peuvent intéresser les porteurs de rentes, actions, obligations, et guider les capitalistes qui veulent employer leurs fonds avec sécurité. Cette circulaire est envoyée gratuitement à toute personne qui en fait la demande. — *Ecrire au Crédit Lyonnais, 6, boulevard des Capucines, Paris.*

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

La courbure de l'Océan, étant la même dans toutes les directions, dit assez que la terre est ronde.



Une barrière de Paris. — (Dessin de Crafty.)

CHRONIQUE ÉLÉGANTE

Les grands magasins de nouveautés, au commencement de chaque saison, ont l'excellente habitude d'envoyer leur catalogue, précédé d'un premier-Paris élégant, pour tenir leur clientèle au courant de la mode nouvelle.

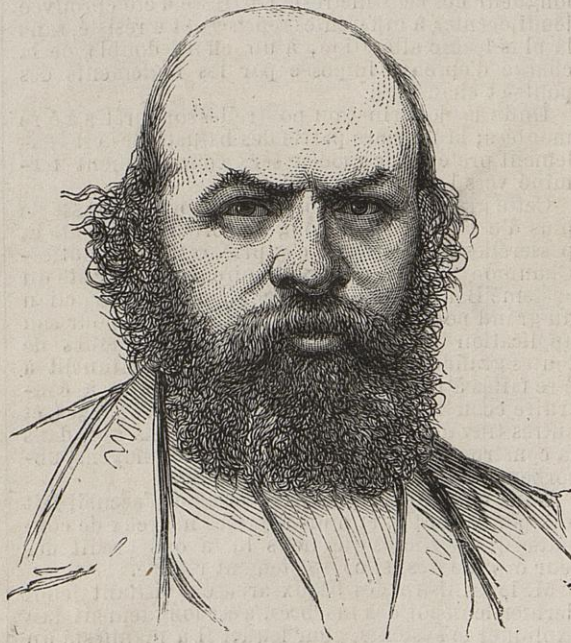
Cette idée utile, le Grand Marché Parisien a voulu la perfectionner. C'est pour ainsi dire une revue de l'art coquet qu'il vous adresse. De jolis dessins vous donnent une idée des plus complètes de ce que vous avez lu.

Dans ce livre, espèce d'album de la mode, que les abonnées du *Monde illustré* ont dû recevoir, ou que, dans tous les cas, elles recevront sur simple demande, nous remarquons les soieries *Niu-ti-tien* (Filles du ciel), unies ou à dispositions, qui méritent bien de porter le nom des princesses du Céleste Empire. Rien de plus suave et de plus frais, on les croirait tissées avec des rayons de soleil et des gouttes de rosée.

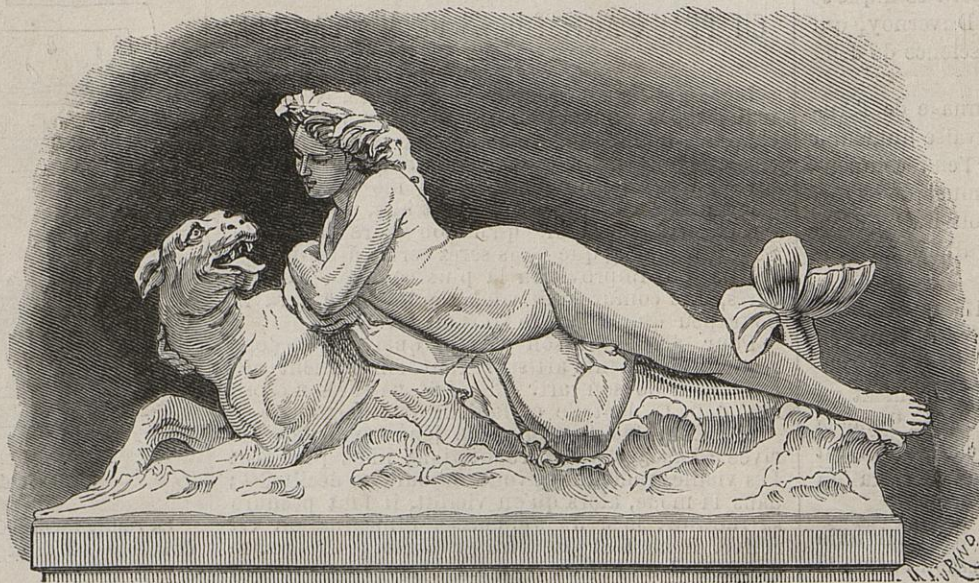
Mentionnons aussi le *Nagasaki-sinen-tse-ti-tai*, toile de soie Corah moelleuse et richement nuancée, le crêpe iris Chine, de tons très-fins et très-déliçats, et les tissus Grandes-Indes, tout soie, à larges sillons crénelés, pour costumes à la fois solides et coquets.

Toute femme de goût parcourra cette revue de la mode nouvelle avec une curiosité bien légitime. C'est un musée de la coquetterie en miniature que le Grand Marché Parisien offre au monde élégant.

En vain votre teint rose et rais annonce-t-il que vous êtes toujours jeune; si votre chevelure est blanche ou grise, on ne voit en vous qu'un vieillard précoce. Mais quand le monde vous abandonne avant que vous ne soyez submergé par ses eaux du fleuve Oubli, rat-



Félix Thorigny, dessinateur du *Monde illustré*, décédé le 26 mars 1870. (Voir le Courrier de Paris.)



Vente des œuvres du sculpteur Clesinger. — *La Néréide*, groupe de marbre de Carrare. (Voir le Courrier de Paris.)

trapez-vous aux branches, saisissez bien vite le moment de la transition, et imprégnés vos cheveux de l'eau de la Virginie parfumée, composée avec le suc généreux des plantes du Nouveau-Monde. Cette eau bienfaisante rend au cheveu sa couleur primitive, sans procédés de teinture. Chez M. Damas, rue Saint-Honoré, en face la rue d'Alger.

Les joyeux seigneurs qui déjeunaient au cabaret des Tuileries et soupaient ensuite chez Ninon, seraient bien surpris, en revenant au monde, de voir les Parisiennes aussi fraîches, aussi jolies que celle qu'ils appelaient la belle des belles.

« Comment fait M^{lle} de Lenclos pour se conserver aussi jeune? disait M^{me} de Maintenon à Louis XIV. Ah! sire, je donnerais votre beau royaume pour posséder sa recette. »

Ninon, sollicitée par Saint-Simon au nom de la reine morganatique, refusa de lui livrer son secret, qui resta la propriété de ses héritiers.

Le système complet de parfumerie suivi par M^{lle} Ninon de Lenclos se vend en boîtes de différents prix, à la parfumerie Ninon, rue du Dix-Décembre, près la rue Port-Mahon.

Vous vieillirez, ô ma belle maîtresse!

dit Béranger. Il n'aurait certes pas avancé cette prophétie de malheur s'il avait connu la veloutine Fay (rue de la Paix).

Voyez-vous d'ici Babette ou Lisette tamponnant leur joli minois de cette poudre merveilleuse? Quelle eût été alors la surprise du chansonnier en les trouvant éternellement jeunes!

En effet, cette poudre communique à l'épiderme la douceur du velours et fait resplendir le visage de fraîcheur. En dépit de l'âge, elle donne à tout visage un aspect agréable.

C^{no} A. DE BORETTY.